

« Parfait pour les amateurs de pensionnats magiques, de sombres secrets
et de romans au charme scintillant. » KERRI MANISCALCO

HOUSE

of

MARIONNE

J. ELLE

OLYMPE



HOUSE OF MARIONNE

J. ELLE

HOUSE
of
MARIONNE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Passant*



OLYMPE

AVERTISSEMENT DE L'AUTRICE

House of Marionne est une fiction inspirée de diverses époques et régions du monde. Aucune description ni aucun événement ne se veut une représentation fidèle d'une culture, de personnages ou de moments historiques précis.

Titre original :

HOUSE OF MARIONNE

© J. Elle, 2023.

© Virginia Allyn, 2023, pour la carte.

© Éditions Denoël & Gallimard, 2024, pour la traduction française.

*Pour les premières du nom, héritières de rien,
pour celles qui sont différentes,
et pour celles destinées à l'errance.*



MAISON DE MARIONNE

FORMATIONS PROPOSÉES



Anatomiste

Transfigurateur
de morphologie



Métaphore

Transfigurateur
de sons



Métamorphe

Transfigurateur
de matière



Rétenteur

Supprimeur
de magie



Cultivateur

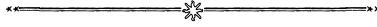
Transmetteur
de connaissances



Dragon

Uniquement sur
invitation

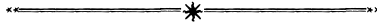
Sanguis electorum dives est.



Le meilleur moyen d'assurer notre pérennité sera notre cohésion, car le poids de la responsabilité qu'impose la magie briserait des épaules désunies. C'est la raison pour laquelle, en ce quatorzième jour de juin de cette illustre année 1781, je signe ce pacte de Mise en œuvre de la Sphère et je m'engage, au nom du maintien de l'unité, et du devoir fidèle des uns envers les autres, à en supporter le joug. Que cette entreprise soit le plus grand accomplissement de tous les temps ou qu'elle déclenche notre ruine à tous.

WESTIN ALKOMAE,
*Commandeur suprême,
septième des Douze, premier du sang,
ordre prestigieux des Plus Hauts Mystères*

1740-1781



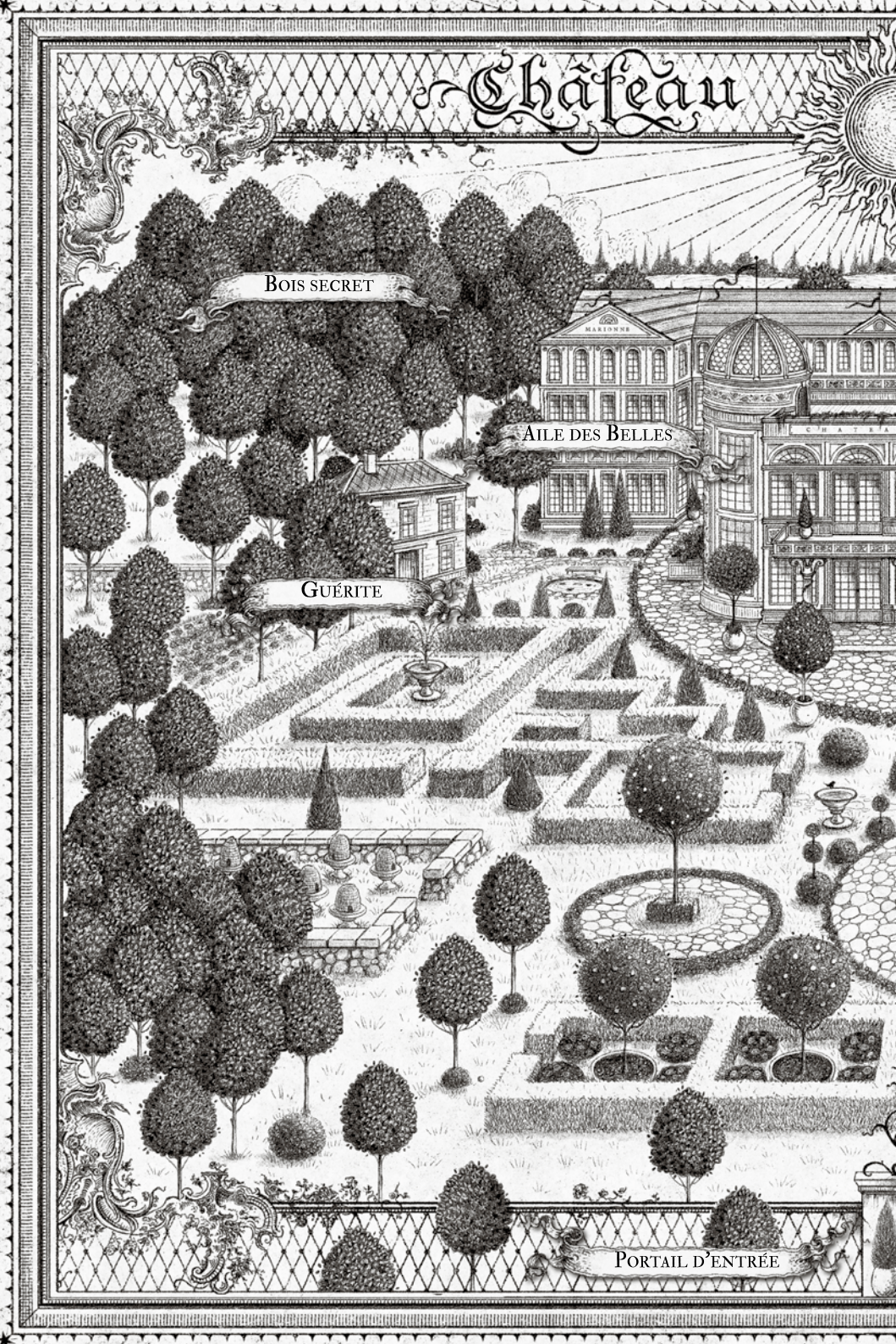
Château

BOIS SECRET

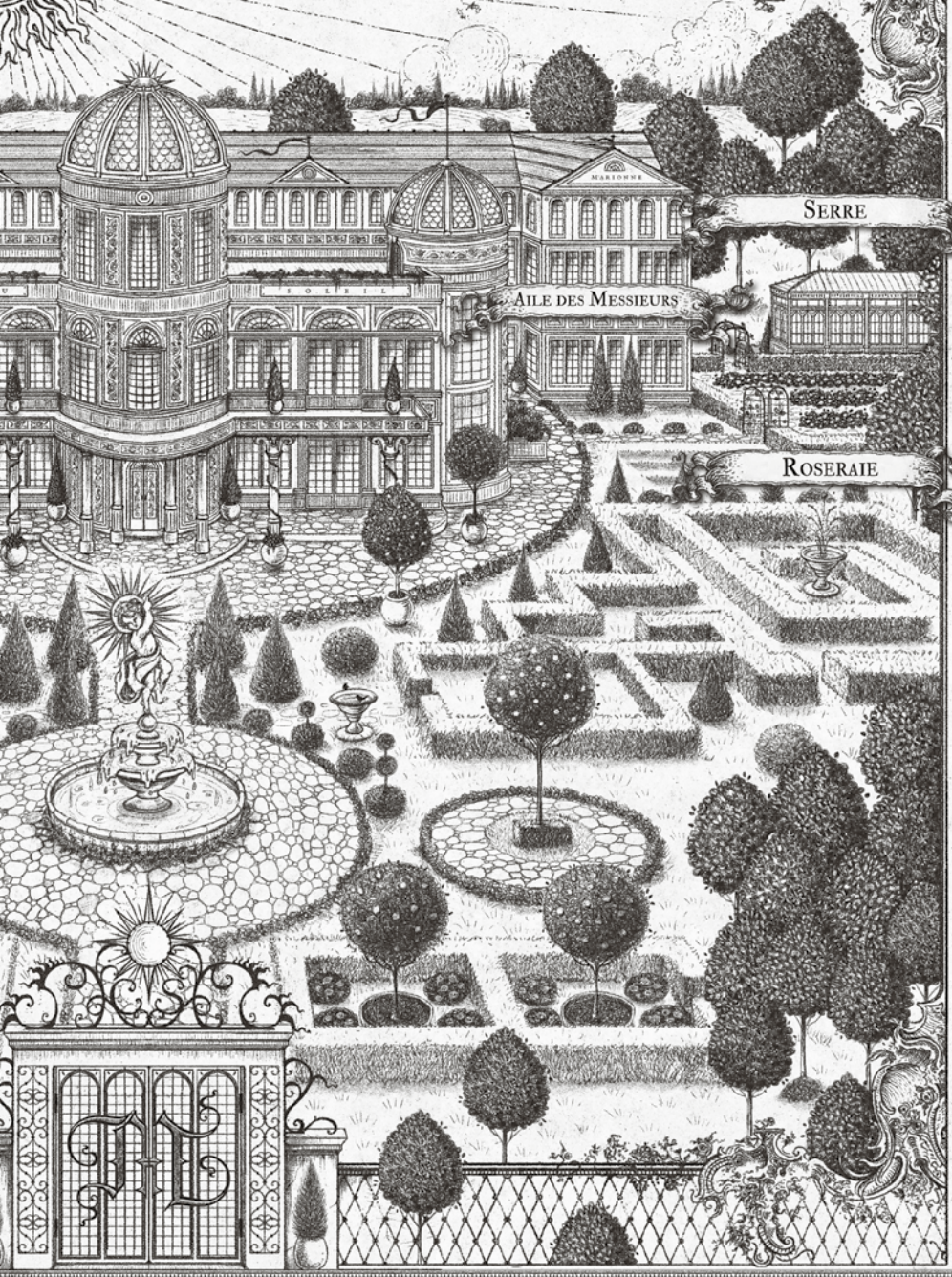
AILE DES BELLES

GUÉRITE

PORTAIL D'ENTRÉE



Soleil



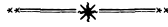
SERRE

AILE DES MESSIEURS

ROSERAIE

S
L

LE DRÆGON



Y agrin glissa le doigt le long de sa lame et prit une profonde inspiration. Il détestait ce rôle. L'odeur des poubelles lui remontait dans les narines. Il resserra son manteau et passa la tête hors de la ruelle où il se cachait, entre une boutique de babioles et une pâtisserie.

— *Memento sumptus*, murmura-t-il, comme si cette réflexion était capable d'anéantir la sensation d'anguilles grouillant au creux de son estomac.

Son regard survola la circulation.

Et il la vit.

Un bonnet à rayures roses bien enfoncé sur la tête, la masse de ses cheveux bouclés débordant dessous. Elle portait un jean moulant et un pull vert vif à manches kimono. Un nœud se forma dans sa gorge. Son pied martelait le sol.

Mais sa main tenait sans trembler la dague dans sa poche.

C'était une arme précise, forgée d'un seul tenant, au manche somptueusement sculpté, conçu pour épouser la forme exacte de sa paume. Le bout de son doigt était humide. Il essuya le sang sur la doublure de son pantalon en attendant que Bonnet Rose passe devant lui, afin de se fondre dans la foule à sa suite. Il devait se montrer prudent. Être patient. C'était pour cela qu'il repoussait cette mission depuis des semaines. *Pour être discret*. Il s'agissait de la réputation de la Maison, après tout. Une réputation qu'il ne pouvait pas ternir.

Il fallait d'abord l'aborder. Puis l'isoler.

Tu n'es pas un tueur, Yagrin, objecta une petite voix dans sa tête. Il la fit taire en récitant des formules apprises par cœur. *Secretum*. Bonnet Rose, qu'elle le sache ou non, était une menace directe pour leur mode de vie. Par conséquent, elle devait mourir.

Elle arrivait. Il se tourna vers une vitrine avant de quitter la ruelle sombre pour la suivre dans l'agitation du quartier commerçant. Son bonnet se déplaçait au milieu de la foule. Il ne voyait pas son expression, mais elle marchait tranquillement, son téléphone collé à l'oreille, saluant d'un mouvement de tête ceux qui croisaient son regard en passant.

Il se répéta son plan, les doigts crispés. Utiliser la dague magique serait plus propre. Plus discret. Il sortit une pièce de monnaie de sa poche et la lança en l'air. *Pile. Pourvu que je tombe sur pile*. Il ne devrait pas être superstitieux ; la superstition n'était qu'un simulacre, un faux-semblant de magie, dont il n'avait pas besoin : il avait la vraie. La pièce tournoya dans le soleil avant de retomber sur sa paume.

— Flûte ! grommela-t-il.

Aucune importance. Quels que soient ses projets pour la journée, ils seraient fructueux.

De toute façon, si ce n'était pas lui, ce serait un de ses frères dragons. Son estomac se noua. Il serra la pièce dans sa main. La sueur perlait à son front. À un croisement, il évita de justesse un promeneur de chiens tiré, au bout d'un paquet de laisses emmêlées, par une meute agitée. Bonnet Rose s'arrêta à la terrasse d'un café. Il la laissa faire, prenant garde à rester hors de vue.

Tandis qu'elle s'asseyait confortablement dans un fauteuil pour commander un cappuccino, il saisit son téléphone en se redressant légèrement, comme si ce moment de répit pouvait arranger quelque chose. Le rendre meilleur. L'absoudre pour cette vie qu'il n'avait pas choisie. Elle appréciait son cappuccino à la cannelé, avec un supplément de crème fouettée. Elle l'aimait aussi complètement refroidi.

Ses doigts hésitèrent au-dessus de «Mère», pas celle qui l'avait

mis au monde, celle à laquelle il avait prêté serment. Il déglutit, puis appuya. À l'instant où la sonnerie se déclenchait, il coupa l'appel. Il savait ce qu'elle dirait. « Le devoir honore la volonté. »

Il scruta les environs à la recherche de témoins, observant la foule, les devantures et l'intérieur des magasins. Un couple d'amoureux enlacés sur un banc partageait un muffin. Une jeune fille aux cheveux bouclés et au visage parsemé de taches de rousseur attendait son bus en triturant son porte-clefs.

Il frissonna. Aujourd'hui n'était pas un jour pour tuer.

Une fillette trottnait à sa rencontre en tenant maladroitement un cornet de glace presque aussi grand qu'elle. La crème coulait sur ses doigts. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, il se pencha pour redresser sa main. Elle le remercia d'un sourire. Il sentit ses propres lèvres s'étirer, mais s'interdit de lui répondre. Il ne méritait pas la joie qui allait avec.

Il déglutit à nouveau, serrant les poings. Plus il le ferait, plus ce serait facile. Mais rien ne lui avait jamais semblé facile. Ni accepter cette mission, ni être intronisé dans l'Ordre. Il s'en était tiré en simulant. Il avait accompli les gestes, revêtu le smoking de soie, porté le masque et brandi la dague avant de l'enfoncer dans son cœur. Il pouvait manquer d'audace, mais il était malin. Toujours.

Il avait perfectionné le bruit de l'os qui craque sous le poignard. Tromper l'auditoire, modifier les sons tandis qu'ils se propageaient dans l'air, lui venait facilement. Faire croire à Mère et aux autres qu'il s'était poignardé avait été très simple. Il avait suffi que le bruit et sa gestuelle correspondent pour que tout le monde soit convaincu qu'il avait accompli le troisième rite. Personne n'avait besoin de savoir à quel point il était lâche.

Mais aujourd'hui, il ne pouvait pas faire semblant. Il devait tuer la fille.

Et la suivante, et celle d'après. Il était grand temps de s'y habituer. Il chercha Bonnet Rose, mais la table était vide. À sa place, il ne restait que son mug. Ignorant le martèlement de son cœur et le bruit des conversations, ses yeux scrutèrent la foule animée, le mouvement des mallettes contre les jambes.

Elle était encore là il y a une seconde.

En s'attardant près de la haie qui longeait la terrasse du café, il sentit son parfum avant même de la voir. Vanille et cannelle, un jardin de jasmin. Une minuscule goutte de crème était restée sur sa lèvre.

— Oh, pardon, j'étais...

Elle se dandina, légèrement embarrassée. Ses yeux noir ébène étaient aussi lumineux que le soleil.

— Non, c'est à moi de m'excuser.

— On s'est déjà... ?

Elle sourit en repoussant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— J'ai l'impression de te connaître, déclara-t-elle avant de s'éloigner.

Il lui emboîta le pas, une main enfoncée dans la poche, fermement serrée sur le métal.

— Ah bon ? dit-il.

Il sourit.

— Je veux dire... J'aimerais qu'on se soit déjà rencontrés... ou qu'on soit censés le faire.

Elle rougit, et il ressentit un tiraillement qu'il n'aurait pas dû éprouver. Mais il était en mission, alors il s'en tint au plan : *Gagner sa confiance*. Ils continuèrent de marcher. Il l'écoutait parler en ponctuant ses propos de sourires et de hochements de tête convaincus. Elle était bavarde et se livrait facilement. Il glissait des remarques sur des sujets qu'il savait lui plaire... les tasses décorées avec des chiots, les pulls torsadés, tout ce qui était parfumé à la pomme. Chacun de ces détails creusait un peu plus les plis qu'il voyait autour de ses yeux.

— C'est le destin, dit-elle.

— Sans doute.

Il se dégoûtait.

— Tu as un peu de temps ? demanda-t-il.

— Pour quoi faire ?

Il ignora l'écoeurement qu'il s'inspirait pour laisser le monstre qu'il était censé devenir prendre le relais.

— Il y a un petit café vraiment sympa, par là-bas. Peu de gens le connaissent, mais ils servent des beignets incroyables – il pointait le doigt vers une ruelle à l'écart de la foule et du bruit –, on pourrait peut-être y aller ?

Elle hésita, regarda son téléphone.

Rassure-la, Yagrin.

Il plaqua un sourire sur ses lèvres en s'assurant de le faire monter jusqu'aux oreilles.

— Ils sont vraiment super bons.

Elle afficha une petite moue de réflexion, puis l'étincelle de son regard passa de la curiosité à un enthousiasme nerveux.

— D'accord, mais on ne traîne pas.

Il la dirigea au-delà des terrasses bondées, jusqu'à l'entrée de la ruelle, avec une concentration exemplaire.

— C'est juste là-bas.

Elle opina. Plus ils avançaient, plus l'ombre épaississait.

— C'est encore loin ? demanda-t-elle en serrant les bras autour d'elle.

Il pouvait entendre son cœur battre plus vite.

— On y est presque. Par là.

Tandis qu'elle tordait le cou pour tenter d'apercevoir quelque chose, Yagrin sentit une chaleur familière l'envahir : sa magie se préparait. Il avait appris à détester cette sensation. Mais pour l'instant, elle lui donnait le courage qui lui manquait et lui rap-
pelait qui il était. Le douzième de sa lignée, doté d'une magie aussi puissante que celle de son père et de son grand-père avant lui. Douze générations, tous drægons. Il prit une inspiration et, comme à l'entraînement, laissa son corps agir. Sa main s'ouvrit, attirant sur sa paume un courant d'air glacial. Il se livra sans broncher à la morsure du froid qui s'infiltrait dans son bras, au fourmillement de la magie qui le transformait, puis il disparut dans un nuage noir.

Elle émit un bruit étranglé.

L'emblème de sa Maison en tête, étouffant ce qui lui restait de regrets, il fondit sur elle. Elle cria. Il resserra son emprise, se concentra sur la poussière de soleil qui irriguait ses veines et tira sur des fils invisibles. Ses hurlements de terreur se muèrent en rire, la chaleur de sa magie ensorcelant les sons, note après note. Ce subterfuge lui semblait moins cruel. Il ferma les yeux, imagina son sourire, son parfum.

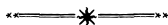
— Je suis désolé, murmura-t-il tandis qu'elle s'affaissait dans ses bras.

Et il l'était.

Mais le devoir passait avant la liberté.

«—————*—————»
Première partie
«—————*—————»

UN



J'ai longtemps cru que la magie était une invention fantastique et merveilleuse.

Jusqu'au jour où j'ai compris qu'elle est bien réelle.

Mais qu'elle est noire et malfaisante.

Et que la seule façon de lui échapper, c'est de ne plus exister.

Du tout.

— Quell, tu m'écoutes? me demande maman en me prenant la main alors qu'elle freine brutalement devant le Marché français de North Peters.

— Oui, je récupère mon salaire de la semaine et je ressors.

— Exactement! File, maintenant, et dépêche-toi. Pendant ce temps, je fais demi-tour.

Elle repousse les boucles qui tombent sur ma joue et m'adresse un sourire hésitant avant que je descende de la voiture, un vieux pick-up déglingué sauvé de la casse, à la peinture bleue écaillée. Avant lui, on avait un break jaune pourri. Et encore avant, on prenait le bus tout le temps. Mais maman n'aime pas se sentir coincée, elle veut pouvoir partir – ou plutôt, s'enfuir – au pied levé. Alors, elle est devenue super douée pour réparer de vieilles trouvailles.

Super douée pour me cacher.

Quatorze écoles. Douze ans. Neuf villes.

Et toujours un même décor dans lequel se fondre. Dès qu'elle

soupçonne quelqu'un d'avoir subodoré le poison qui coule dans mes veines, elle fourre toutes nos affaires dans une minuscule valise jaune, et hop. C'est déconcertant de voir ma vie entière tenir dans une chose aussi petite, balancée dans le coffre d'une voiture. Avant, je mettais tout ce que je pouvais dans mon sac. Aujourd'hui, je ne prends que mes baskets, un chargeur de téléphone et mon porte-clefs fétiche. Tous les endroits où l'on a vécu, tous les visages auxquels je dis au revoir sont flous dans ma mémoire, des ellipses suspendues entre des phrases inachevées. Il y a longtemps que j'ai cessé de demander où nous allons.

Fuir est devenu une destination en soi.

L'humidité de l'air, à cause du Mississippi qui gronde tout près, me tombe dessus, collante sur ma peau déjà moite. Les feux arrière de notre vieux pick-up rouillé s'allument avant de disparaître au coin de la rue. À deux semaines de la fin du lycée, je travaille autant que je peux afin de gagner un maximum d'argent, notamment pour le grand projet que nous avons, maman et moi.

Déménager une dernière fois, et ce coup-là, pour de bon.

Je suis comme un oiseau en cage qui rêve de liberté. Si lui chante l'ardent désir de s'envoler, je chante celui de l'air marin et du sable sous mes pieds. D'une maison qui ne soit pas provisoire. Après mon bac, notre objectif est de nous trouver une petite ville au bord de la mer – la vraie mer, pas ces rivages boueux que nous côtoyons depuis six mois à La Nouvelle-Orléans – et de nous fondre dans le décor.

Dans deux petites semaines.

Je me glisse dans l'agitation du marché, aussi facilement que si j'enfilais une vieille paire de baskets usées. Menton baissé, mains dans les poches, je disparaiss dans la foule d'acheteurs qui, à cette heure de l'après-midi, grouille sous le pavillon.

Passe inaperçue.

Mme Broussard va me régler mes heures de la semaine dernière. Elle tient une confiserie artisanale ; sa famille fabrique des pralines depuis que ces trucs existent. Le marché bourdonne d'une activité qui me ralentit. Il y a trop de monde. En arrivant

à l'endroit où Mme Broussard installe d'habitude son étal, mon cœur s'arrête : une marchande de sauces épicées a pris sa place. La tuile.

Je zigzague dans la foule en évitant les regards, à la recherche d'un bandana noué sur des cheveux gris. Une sensation de froid me picote les doigts. Je sais ce qu'elle signifie : la malédiction qui coule dans mes veines – ma *toushana* – se réveille. Je déglutis pour la forcer à redescendre, la suppliant de rester calme. Je ne peux pas me faire remarquer, je dois me rendre invisible. C'est plus sûr.

— Quell?

Entendre mon prénom me fait sursauter.

— C'est toi, ma p'tite ?

Mme Broussard me fait signe de la rejoindre, et la file de clients qui serpente le long de son échoppe s'écarte. Ma peau brûle sous les regards curieux. *Garde les yeux baissés.*

— Tonta'Lise est arrivée avant moi. J'ai dû trimballer tout mon bazar jusqu'ici. Tu crois qu'elle ne sait pas que j'occupe cet emplacement tous les jours ? Mon œil ! Elle veut surtout me piquer mes clients. Tu viens chercher tes sous ?

J'opine, et Mme Broussard sort une enveloppe de son tablier. C'est le premier boulot que maman m'a permis de prendre, parce qu'on a besoin d'argent et que Mme Broussard ne pose pas beaucoup de questions. Elle me paie en liquide et ne m'a jamais demandé mon nom.

— Tu me fais des heures sup la semaine prochaine ?

— Non, pas avant la fin de l'année scolaire.

— Entendu. Tiens, et ne traîne pas trop dans le coin, trésor. La nuit tombée, c'est mal famé par ici, tu peux me croire.

L'épaisseur de l'enveloppe me rassure. Je compte les billets. Deux fois. Je souris en remerciant Mme Broussard et tourne les talons. La foule s'est épaissie comme une sauce. *Sois imprévisible.* Un groupe de touristes bloque l'entrée principale, alors je cherche une autre issue. À l'écart des stands, près d'une tente abandonnée remplie de bougeoirs en forme de fleur de lys, je repère le pictogramme des toilettes. À côté de lui, un petit

panneau rouge lumineux indique la sortie. Je me dirige par là. Maman va s'inquiéter si je tarde.

Le couloir est sinueux et, le premier coude franchi, les ampoules au-dessus de ma tête clignotent. Mais les petites flèches rouges continuent de briller et me poussent à avancer. Bizarrement, alors que je devrais déjà être passée devant les toilettes, je ne les distingue toujours pas. Le pavillon du marché est ouvert sur l'extérieur, il ne devrait pas non plus faire si sombre. Les lumières clignotent encore, et je ralentis. Ce n'est pas normal.

Je fais demi-tour, inquiète, pour retourner d'où je viens.

Il y a un mur!

Au milieu, quelque chose, une ombre ou un jeu de lumière, dessine ce qui ressemble à une fleur de lys. Je cligne des yeux, elle a disparu. Mon cœur s'emballe; ma *toushana* se déploie, alimentée par ma panique. C'est un avertissement, le signe qu'elle pourrait vite exploser.

Je me retourne, mais les murs, partout, ont bougé ou se sont rejoints. Je ne vois plus de pictogramme, plus de flèches rouges indiquant la sortie.

— *Memento sumptus*, dit une voix.

Elle provient d'une porte étroite qui se confond avec le mur. Retenue par la prudence comme par une laisse, je m'appuie contre cette porte et j'écoute, les mains dans le dos, au cas où. Des chuchotements tendus s'entremêlent dans ce qui ressemble à une dispute. Je crois distinguer deux voix masculines. J'écoute encore et j'en perçois plusieurs autres. Je pousse très légèrement la porte pour l'entrouvrir.

À l'intérieur, des silhouettes vêtues de noir encerclent un homme attaché à une chaise. Autour d'eux s'alignent des rangées de tonneaux empilés les uns sur les autres. Chaque barrique est marquée d'un emblème : une branche pleine d'épines enroulée autour d'un soleil noir, avec des mots dans une langue que je ne reconnais pas.

— Continue, Sand, dit quelqu'un après avoir rempli un tonneau d'un liquide pâle. On nettoiera.

Un blond fait tournoyer son bras en l'air, et les douzaines de tonneaux se mettent à trembler. Une sorte de brume apparaîtrait, dégoulinant comme la pluie sur les vitres. Elle se dissipe. Il recommence, et cette fois les tonneaux disparaissent. J'en reste bouche bée.

Je baisse un regard désemparé sur mes mains. Je vois encore les volutes sombres qui s'écoulent du bout de mes doigts lorsque ma *toushana* se réveille, détruisant tout ce que je touche. Quand j'étais petite, je l'appelais «le noir». Plus tard, quand j'ai compris sa nature maléfique, j'ai choisi de dire «la malédiction». Maman a fini par me corriger, il y a quelques années, après que quelqu'un m'a entendue m'en plaindre. Son nom est *toushana*. Une sorte d'anomalie génétique, m'a-t-elle dit. Elle ment. Mais c'est son truc. Je l'ai entendue marmonner contre ce poison que j'ai en moi.

Elle l'a appelé «magie».

Mais ce que font ces hommes n'est pas la même chose. Je me penche un peu, les ongles enfoncés dans le cadre de la porte, pour scruter la pièce faiblement éclairée. Je n'ai jamais vu d'autre magie que la mienne.

— Quelles sont les instructions, Charlie? demande Sand.

Les autres, tapis dans l'ombre, observent en silence.

— Pas de prisonnier aujourd'hui, répond Charlie en se baissant, les mains sur les genoux, pour se mettre à la hauteur du captif et le dévisager. Que Sola Sfenti te juge avec équité.

— Allez vous faire foutre, vous et votre Dieu-Soleil! réplique l'homme attaché tandis que Charlie tire sur un gros cigare.

Il lui souffle la fumée dans la figure. Puis il fait quelque chose avec ses doigts, trop vite et trop loin pour que je puisse comprendre son geste. Le prisonnier rejette la tête en arrière. Il tousse et se tord de douleur. Ses poignets et ses chevilles sont rouges et gonflés à force de tirer sur les liens qui le retiennent. La fumée du cigare, étouffante, flotte comme un nuage autour de son visage. Il suffoque puis, soudain, cesse complètement de bouger. Sa tête retombe, et je recule, les mains sur la bouche, en essayant de calmer mon pouls. *Il est... mort. Cet homme, ils...*

— *Fratris fortuna.*

Cette nouvelle voix s'est élevée derrière moi. Je pivote pour découvrir un homme vêtu d'un costume sombre, identique à ceux que je viens de voir. Mais, à la différence des autres, il porte un masque de satin noir, décoré de motifs en relief, qui semble incrusté sur ses pommettes hautes. Son expression, devant mon mutisme, se durcit.

Je recule et me cogne contre le mur. Je n'ai aucun endroit où me cacher. En voyant ses sourcils se dresser de curiosité, mon cœur se met à battre plus vite. Ma *toushana* s'agite et me fait de plus en plus mal, mes mains sont glacées. Je dispose de quelques minutes, peut-être, avant que son flot ne surgisse de mes doigts, aussi furieux qu'un fleuve dont la digue viendrait de se briser. La pression m'écrase la poitrine. *Cours.* Je fais un pas de côté. La main de l'homme s'abat sur mon poignet, mais je la sens autour de ma gorge.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Mon enveloppe m'échappe. Je tente de la rattraper avant qu'elle ne tombe par terre.

— Non, non. Tiens-toi tranquille.

Son long manteau est boutonné jusqu'au cou. Un médaillon d'argent brille sur sa gorge. Un dessin est gravé dessus. Je reconnais une colonne de style roman, traversée d'une fissure, comme si elle était brisée. Je me demande, les yeux plissés, si j'ai déjà vu ce symbole quelque part.

— Réponds à ma question.

Je lève les yeux. Ses sourcils épais assombrissent son regard perçant.

— Je me suis perdue en essayant de trouver la sortie. Je croyais qu'elle était près des toilettes.

Je tente de me dégager, mais il refuse de me lâcher. Il regarde à côté de moi vers ce qui était une porte, mais qui est devenu un mur de pierre. Mon cœur bat à tout rompre.

— Je... je ne suis pas entrée, si c'est ce que vous pensez.

— Entrée... où ?

— Il y avait une porte, mais ce n'était pas celle des toilettes, alors j'ai fait demi-tour. Je le jure!

Un mensonge est trop risqué. Les gens croient beaucoup plus facilement aux demi-vérités.

— Comment t'appelles-tu?

— Je...

La magie virevolte en moi comme un papillon à la recherche d'un endroit où se poser, et la réponse reste coincée dans ma gorge. Maman change mon nom chaque fois qu'on déménage. Elle en a trois ou quatre en réserve qu'elle utilise à tour de rôle. Cette fois, je suis Quell *Jewel*. Pas Quell *Marionne*. Née dans une bourgade. Nouvelle venue dans la région. J'habite au 711 Liberty Street. Le travail de mon père nous oblige à déménager souvent – avoir deux parents soulève moins de questions. Mon scénario, la rengaine que ma mère m'a enfoncée dans le crâne, année après année, reste cependant sur mes lèvres. Tous les mensonges saupoudrés d'assez de vérité, l'intonation adéquate, la chaleur d'un sourire sincère et convaincant. Le vernis qui dissimule la vie que nous menons, que je mène depuis aussi longtemps que je me souviens.

— ... je m'appelle Quell.

Sa bouche se tord dans une grimace dubitative.

Mes doigts me font mal tandis que ma touthana s'étire avec la tranquillité d'un chat qui se réveille de sa sieste. Ses griffes courent sous ma peau, des aiguilles de glace me lacèrent les os. J'ai du mal à respirer. Le masque sur le visage de l'homme s'estompe, puis disparaît, absorbé par sa peau comme l'eau par une terre desséchée. Je retiens un cri de stupeur, les yeux écarquillés, mais il ne bronche pas.

— Ton rythme cardiaque est dérégulé, tes pupilles sont dilatées, et si tu bouges, la bile qui remue dans ton estomac pourrait te monter aux lèvres. Quelque chose ne va pas?

Son regard me transperce, mais, au bout d'un moment, le creux entre ses sourcils s'efface.

— Non, tout va bien. Je peux partir? dis-je.

Il me lâche en marmonnant.

— Faudrait faire venir un rétenteur pour jeter un coup d'œil par ici.

Puis il me sourit.

— Pardon. Je t'ai prise pour quelqu'un d'autre. La sortie est juste là, derrière toi.

Je me tourne pour découvrir, en effet, que le mur de pierre est devenu une arche ; une arche qui donne sur l'avenue et qui n'existait pas quelques secondes plus tôt.

— Super. Merci.

Il me sourit de nouveau, fait demi-tour, et je m'élançai en direction de la rue, trop heureuse de m'éloigner de cet endroit le plus vite possible. Je ne fais pourtant que deux pas avant de me figer.

Mon enveloppe !

Je pivote. Mais le mur de pierre a remplacé l'arche. Un mélange d'irritation et de désespoir m'envahit. C'était l'argent des courses pour une semaine !

— Hé, vous pouvez me laisser entrer, s'il vous plaît ?

Je tambourine contre le mur, et le flux glacé de ma *toushana* déjà à cran fuse pour surgir au creux de mes poings, trop vite pour que je puisse m'écartier. La douleur qui me poignarde m'arrache un cri. Sous mes mains, les pierres noircissent, le mur se fissure, brique à brique, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que je me retrouve devant une façade délabrée et roussie.
Qu'est-ce que j'ai fait ?

Mon instinct me hurle de fuir. Je cours. Vers l'avenue des Ursulines. À droite sur North Peters. Un pick-up. Bleu. J'entends un coup de klaxon et vois maman, derrière le volant, secouer la main. Son visage agit comme un baume sur ma *toushana*. Le froid dans mes os diminue tandis que je me faufile dans la circulation. J'ouvre la portière et me jette dans la voiture.

— Démarre !

— Tu as récupéré l'argent ?

— Démarre, maman, vite !

Elle appuie sur l'accélérateur, et le Marché français s'éloigne derrière nous.

Je cherche encore mon souffle, quand maman me lance un de ces chauffe-mains jetables bon marché. On en a toujours un dans la voiture et deux au motel. Ma *toushana* s'est dissipée, mais la douleur lancinante qui la précède et la suit demeure. *Ces gens. Ils ont utilisé la magie. Ils ont tué un homme!*

— Que s'est-il passé?

Elle jette un regard sur le sac de sport à l'arrière, et ses jointures blanchissent sur le volant. Des rides creusent le coin de ses yeux. Des sillons gris, brillants comme des fils d'argent dans un boisseau de blé noir, parcourent ses cheveux tirés en arrière. Combien de souvenirs sont enfouis sous les traits de son visage? Combien de mystères que je rêve de comprendre? Pourquoi, par exemple, ai-je de la magie et pas elle? Qui fuyons-nous? Mais le pincement de ses lèvres, tandis qu'elle s'insère dans la circulation, me dit précisément ce qui la préoccupe : est-ce le moment de repartir ou pas?

Je serre les dents et cherche quelque chose à regarder dehors pour qu'elle ne voie pas la frustration sur mon visage. Je suis si près d'avoir le bac, si près d'un semblant de liberté. Plus de problème d'absentéisme. Plus de profs sur le dos. Deux petites semaines, et nous pourrons enfin, maman et moi, respirer beaucoup plus facilement.

— Alors?

— Rien.

Les hommes du marché ne m'ont pas vue les espionner. Et celui qui m'a attrapée m'a relâchée. Il n'a pas vu ma *toushana* détruire le mur. Je ne vais pas alimenter l'inquiétude de ma mère.

— Ne me mens pas, Quell.

Elle me décoche un regard perçant.

Un frisson me parcourt les bras. J'en ai tellement marre de fuir tout le temps. Maman pousse un soupir et attrape un paquet de cigarettes dans son sac à main pour en allumer une, tandis qu'une série de musées que je n'ai jamais vus que de l'extérieur passe devant nous en trombe.

— Tu sais que je ne veux que te protéger... – son expression s'adoucit – on n'a peut-être pas grand-chose, mais nous sommes là l'une pour l'autre.

Je détourne les yeux. L'image d'une maison en flammes me traverse l'esprit. Je sens encore l'odeur de la fumée. C'est à cause de ça que nous sommes parties la dernière fois, après l'incendie qui a ravagé la maison d'un garçon parce qu'on traînait ensemble après les cours. Même là, maman ne m'a rien expliqué. Je sais qu'elle m'aime, mais ça ne veut pas dire qu'elle me comprend. J'aurais pu mourir là-dedans. Si j'en savais plus, je serais plus maline. Nous serions plus en sécurité. Elle pense peut-être que je suis trop jeune pour savoir. Elle tend le bras pour me toucher l'épaule, et j'ai envie de m'écarter. Mais je ne bouge pas. Je souris, alors elle se dit que ça va.

Le reste du trajet se déroule en silence, et j'essaie de me distraire en me plongeant dans un livre emprunté à la bibliothèque. Mais, dès que la voiture s'arrête devant le motel, le dernier endroit sécurisé que maman nous a trouvé, je saute dehors.

Dans la chambre, je suis incapable de me retenir.

— Maman, je veux comprendre ma magie. Comprendre pourquoi on fait ça.

Elle pose son sac de sport à côté d'elle, se déchausse tranquillement, et je me demande si elle m'a entendue.

— Quell.

Elle pousse un long soupir. La lassitude inscrite sur son visage se creuse.

— Je ne saurais même pas par où commencer, comment...

— Dis-moi seulement la vérité. Je suis capable de comprendre.

— Tu crois que tu peux comprendre.

— Oui, je le peux! J'ai dix-sept ans, je ne suis plus une gamine. Je sens que je m'énerve.

— S'il te plaît, dis-je plus doucement.

Elle pousse un nouveau soupir, et se tait un long moment. Mais j'attends, parce que cette fois je ne vais pas me contenter de son silence.

— Ta grand-mère est une femme très puissante et influente, Quell, dans un monde qui n'a rien à voir avec celui dans lequel nous vivons.

Entendre maman parler de grand-mère me fait frémir d'impatience. Il y a des années que je ne l'ai pas vue, et je n'ai pas pensé à elle depuis. La perspective d'avoir des réponses me remplit d'espoir.

— Est-ce qu'elle a de la magie, comme moi ?

La mienne doit bien venir de quelque part. Elle a peut-être sauté une génération.

— La maison dans laquelle j'ai grandi abritait l'école d'une société secrète de magie – elle s'est emmitouflée dans un plaid –, l'Ordre.

Un sourire flotte entre nous.

— Et la vie à Château-Soleil, même hors saison, était...

— Château-Soleil ?

— Le domaine de ta grand-mère.

— Le domaine ? À partir de quelle taille une maison a-t-elle son propre nom ?

Nous avons vécu chez ma grand-mère jusqu'à mes cinq ans. Je n'ai gardé qu'un seul souvenir de cette époque. J'étais toute petite. Grand-mère m'avait prise sur ses genoux. Elle sentait le bouleau et le genièvre. La pièce était inondée de soleil, et tout semblait briller. Elle m'avait donné un jouet. Je me sentais bien. Mais maman est arrivée comme une furie, elle m'a pris le jouet des mains et m'a arrachée des genoux de grand-mère. Le reste est flou.

— Leur magie est différente de la tienne, Quell. Tu ne peux pas vivre comme eux, à cause de ta toushana.

Mes épaules s'affaissent.

— Tout ce qui brille, chérie...

— N'est pas de l'or, je sais.

Une autre question me taraude.

— Grand-mère est au courant pour ma toushana ?

— Non.

— Alors pourquoi...

Un coup de tonnerre gronde soudain au loin, et les lumières vacillent, nous réduisant au silence. Maman fronce les sourcils, comme si elle scrutait quelque chose. Je connais ce regard, cette lueur persistante.

— Ramasse tes affaires.

— Maman?

— Tu dois me raconter ce qui s'est passé au marché, Quell, et tout de suite. S'il te plaît.

Elle attrape son sac de sport, et quelque chose en moi se brise.

Je lui raconte absolument tout, comment je me suis perdue en cherchant la sortie, les hommes que j'ai surpris, le prisonnier qu'ils ont tué, celui qui m'a coincée, son masque absorbé par sa peau. L'enveloppe perdue et la façon dont ma toushana a détruit le mur quand j'ai voulu la récupérer. Plus je parle, plus ses doigts se crispent sur les anses du sac.

Un nouveau coup de tonnerre retentit au loin, et son expression s'assombrit. Elle fourre ses quelques vêtements dans son sac, et je sens ma détermination faiblir.

— Maman, s'il te plaît.

Des larmes brûlantes me piquent les yeux.

Je ne peux pas. Pas repartir encore. Nous sommes si près du but. Deux semaines.

Elle me tend la tirelire, un bocal bleu, que nous avons commencé à remplir il y a six ans, en prévision de notre projet au bord de la mer. Je vois la maison que je nous ai construite dans mes rêves. Toute simple, un seul étage, avec des volets peints et l'air marin qui entre par une fenêtre ouverte.

— Une dernière fois, dit-elle en remettant son manteau, je suis désolée.

C'est toujours la dernière fois.

— Je ne te crois pas!

Je déteste ça. Je le déteste tellement. Comment la convaincre que j'ai été prudente au marché? *Je m'en suis sortie!* On va se débrouiller, comme on se débrouille toujours, quelques semaines de plus. Je me redresse et m'efforce de prendre un ton ferme.

— Non.

— Pardon?

Sa voix est tranchante, mais sa main sur la rambarde du lit m'indique que c'est la peur qui lui noue la gorge, pas la colère.

— J'ai dit non, maman.

Mon intonation est convaincue, cette fois, mon chant s'élève en moi. La magie me picote le bout des doigts, je les serre au creux de mes paumes pour les réchauffer, inquiète de ce qui pourrait se passer. Je ne l'ai jamais vue éclater quand je suis aussi bouleversée. Une lueur de colère traverse le regard de maman avant de disparaître. Ses yeux rougissent de larmes. Elle éteint sa cigarette, puis vient si près de moi que je sens l'odeur du tabac.

— Tu veux la vérité? Ce n'est pas de l'orage. C'est de la magie.

Mon cœur s'arrête.

— Je ne comprends pas.

Une larme roule sur sa joue. Elle l'essuie si vite que j'ai failli ne pas la voir.

— Ces dragons que tu as rencontrés...

— Des dragons?

— Ce sont les assassins de l'Ordre. Ils sont chargés d'exécuter tous ceux qui ont la toushana.

Ses ongles s'enfoncent dans mon bras.

— S'ils découvrent notre secret, si qui que ce soit le découvre, ils te tueront, Quell!

Ses paroles m'assomment. Je me retiens au mur tandis que le monde vacille.

Quelqu'un veut me tuer pour une magie dont je n'ai aucune envie de me servir, que je ne souhaite même pas posséder?

— Et si quelqu'un t'a vue au marché?

Elle secoue la tête.

— On ne peut pas courir ce risque. Une dernière fois, Quell, s'il te plaît...

Sa main prend la mienne, comme si la tenir empêchait son univers de s'écrouler. Je sais ce que je dois faire, mais ce n'est pas

facile pour autant. Si elle a raison, si l'ordre dont elle parle nous a vraiment trouvées, je n'ai pas le choix. Je vide la tirelire sur le lit, et ce qui restait de solide en moi s'écroule.

— D'accord, dis-je dans un souffle, endossant le poids de son chagrin et repoussant le mien.

Une dernière fois.

— Je file à la supérette acheter le nécessaire, laisse-moi cinq minutes.

— Merci. Et...

Elle soulève sa jupe. Une dague est attachée à sa cuisse. Elle la prend et la pose dans ma main.

— Au cas où.

Je cligne des yeux, stupéfaite. Ce poignard fait deux fois la taille de ma paume, mais bizarrement il ne pèse presque rien. Son manche ouvragé scintille d'or et de pierres précieuses. J'ignorais totalement que maman avait une arme, sans parler d'une arme aussi... splendide.

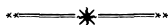
— Si j'ai raison et qu'un dragon nous a trouvées, il pourrait y en avoir d'autres.

Je regarde la dague dans ma main. Elle est froide, comme les paroles de ma mère. C'est de loin la plus belle chose, et la plus dangereuse, que j'aie jamais vue. Je croise le regard de ma mère et finis par comprendre, jusqu'à un certain point, le poids qu'elle porte.

— Cinq minutes, dit-elle. Pas plus.

Je range la dague et m'empresse de sortir.

DEUX



Dehors, le jour décline, mais le ciel est dégagé. Le tonnerre – ou ce qui est fait pour y ressembler – gronde au loin. Je resserre les bras autour de moi et me précipite vers l'entrée de la supérette.

— Tout va bien, me dis-je pour me rassurer.

Mes doigts effleurent la dague glissée à ma ceinture. Au cas où. Je longe les vélos posés devant la porte. À l'intérieur, le caissier lit le journal. Il lève les yeux et retourne à sa lecture.

Je n'ai aucune idée du temps qu'il va falloir à maman pour trouver un nouvel endroit sûr. J'attrape une rangée entière de boîtes de thon, une miche de pain, deux tubes de beurre de cacahuète, des conserves de haricots, un sac de barres de céréales et six paquets de chips à l'oignon que maman va juger superflus.

« Ça ne nourrit pas », dira-t-elle.

Mais j'adore les chips. Et avec tout ce qui se passe, je mérite un peu de bonheur.

La clochette de la porte tinte au passage d'autres clients, et je jette un coup d'œil à ma montre. Je glisse un rouleau de ruban adhésif autour de mon poignet et j'attrape une petite bouteille d'alcool à friction et une autre de vinaigre. Il y a la queue devant le comptoir. Le tic-tac de l'horloge accrochée au-dessus de la caisse résonne dans ma poitrine. Je dois filer. *Vite*. Je repère une tignasse blonde familière, un teint hâlé et des yeux clairs, derrière moi. Un garçon du lycée où j'ai passé le second semestre de ma

terminale. Il croise mon regard et lève la main. J'étouffe mon grognement.

— Hé, Quell, c'est ça ? Tu me reconnais ? Nigel, Nigel Hammond, du cours de littérature.

Le Nigel qui passe son temps à copier sur moi parce qu'il ne lit jamais rien. Il est si près de moi maintenant que je sens son eau de Cologne.

— Tu veux de l'aide ?

— Non, ça va.

— T'es sûre ?

Il attrape le pain, que j'ai parfaitement équilibré sur la pile de boîtes de thon.

— Oui, je suis sûre.

Je m'écarte de lui, et la queue, grâce au ciel, avance.

— Si tu le dis.

Il se glisse dans la file, alors qu'il n'a rien dans les mains. Il veut peut-être quelque chose qui se trouve à côté de la caisse. J'avance de quelques places avant de regarder dans le miroir, agacée par la nette impression d'être observée. Mais quand je lève les yeux, Nigel rattrape une pièce qu'il vient de jeter en l'air avant de grommeler entre ses dents.

Je finis par arriver devant le comptoir. Je tapote du pied par terre. Sept minutes se sont écoulées. Je perds trop de temps. Le caissier enregistre mes courses et les range dans des sacs.

— Merci.

Je sors mon argent et mon coude heurte le torse de Nigel.

— Allez, laisse-moi t'aider, dit-il en attrapant un de mes sacs.

Je le lui arrache.

— Pas la peine.

— J'insiste.

Un frisson désagréable glisse le long de ma colonne vertébrale. Je connais Nigel. Il a une cour d'admirateurs. Un jour, une troisième a fait tomber ses livres devant lui, il a levé les yeux au ciel et les a repoussés d'un coup de pied. Cette situation est... bizarre. Je récupère ma monnaie et j'attrape mes sacs.

— Merci.

Je me rue vers la sortie, mais je sens Nigel sur mes talons. Il me tient la porte. Je la franchis et marche plus vite.

— Je veux seulement te parler.

J'entends ses pas derrière moi et je me mets à courir. Je me retourne pour savoir si je l'ai semé, et là, sous l'éclairage du parking, je vois son visage se modifier. Ses cheveux lisses et blonds deviennent courts et noirs, et la physionomie avenante de Nigel Hammond se transforme en celle d'un parfait inconnu.

Il grandit de quelques centimètres aussi, des arabesques creusent ses joues enfoncées, et une mèche retombe sur le masque de satin qui s'imprime sur son visage. Un éclat étrange, presque déchirant, traverse son regard sombre et me fait trébucher. Il avance, poings serrés, tandis que ses vêtements se transforment à leur tour, l'illusion se dissipant. Il lance encore sa pièce et elle se plaque, comme un aimant, au milieu de son col. Un symbole que je crois reconnaître est gravé dessus. Une colonne brisée. Mon cœur s'arrête. L'homme qui m'a interceptée au marché portait le même médaillon.

La peur me paralyse. La magie. Je baisse la main vers mon arme.

— Quell, n'est-ce pas? Il y a des mois qu'on m'a donné l'ordre de te trouver. Tu es difficile à localiser, tu sais...

À la vue de son sourire, mon estomac se noue. Ses lèvres ont beau s'étirer, ses yeux demeurent imperturbables.

— C'est ton nom, n'est-ce pas?

Je brandis le poignard de maman.

— Du calme.

Mon pied heurte un tas de vélos appartenant à ceux qui sont encore à l'intérieur du magasin.

— Je ne vais pas te faire de mal. Je veux seulement te parler.

Je lâche mes courses, j'attrape un vélo et file à toute allure. Je risque un regard en arrière. Il souffle entre ses doigts, et le tonnerre gronde de plus belle. Je franchis le carrefour en zigzaguant, la circulation a redoublé à cause de l'arrivée de la pluie. Je pédale, les mollets brûlants, entre les files de voitures serrées comme des

sardines à un feu rouge. Une fois sur le parking du motel, je jette le vélo et grimpe l'escalier quatre à quatre.

— Maman!

Je tambourine contre la porte.

— Quell?

La porte s'ouvre. Je m'engouffre à l'intérieur et ferme à double tour derrière moi.

— Il y avait quelqu'un au magasin. Et son visage! Pas le même qu'au marché. Un autre. Comment tu les appelles... – je n'arrive pas à respirer – les... drægons?

— Calme-toi et recommence, dit maman en soulevant le rideau pour regarder dehors.

— Au magasin, il y avait quelqu'un que je croyais connaître jusqu'au moment où son visage s'est transformé.

Je cherche l'air horrifié de ma mère, mais elle ne bronche pas.

— Il avait une médaille sur la gorge. Comme celle de l'homme du marché.

— Qu'y avait-il sur cette médaille?

Je ferme les yeux et revois son visage en train d'onduler. Un coup de tonnerre fait trembler la vitre de la fenêtre. Le drægon est là. Il est forcément là. Je frissonne en essayant de me concentrer sur la question de ma mère.

— Une colonne. Une colonne brisée était gravée dessus.

— Pas une griffe?

— Non.

— Beulah.

Elle secoue la tête avec un claquement de langue contrarié.

— Maman...

— Chut! Laisse-moi réfléchir.

Elle regarde de nouveau derrière le rideau.

— Cette circulation est sortie de nulle part. C'est complètement bouché. On ne pourrait même pas quitter le parking.

Elle se met à faire les cent pas, le front soucieux.

Toc. Toc.

— On doit partir, dis-je en lui tirant le bras.

— Non, toi, tu dois partir.

Elle pose son sac par terre.

— Je reste ici pour brouiller ta piste.

— Maman, non ! C'est nous deux, toujours.

La suite meurt sur mes lèvres. Elle a raison... D'habitude, elle lève les voiles, et je la suis. Mais elle, elle n'a pas besoin de s'enfuir.

Aucun poison ne coule dans ses veines.

C'est à cause de moi qu'on est obligées de faire ça.

— Garde ces objets comme si ta vie en dépendait, dit-elle en ouvrant le sac de sport.

Elle en sort un carnet dont elle arrache la dernière page. Une adresse y est inscrite, visiblement rédigée à la hâte.

— Va là-bas. Avec un peu de chance, les refuges seront intacts.

Elle fouille encore le sac et en extrait ce que je croyais être un poudrier, ainsi qu'une toute petite fiole remplie de poussière brillante. Elle la saupoudre en un cercle régulier dans le couvercle du poudrier d'argent et tapote le flacon pour le vider complètement.

— Ça devrait suffire, dit-elle en me le tendant. Murmure le nom de l'endroit où tu veux aller et souffle. Tu t'y retrouveras instantanément.

— Et toi ? Je ne peux pas...

— Tu as ton porte-clefs ?

Je le sors de ma poche.

Elle en prend un tout à fait identique et le serre dans sa main. Le mien se met à briller.

— Fais-moi savoir que tu vas bien en le serrant. Je ferai pareil. Il m'enverra ta localisation. C'est comme ça que je te retrouverai.

Je serre le mien, et celui de maman s'illumine.

Le poudrier est froid sous mes doigts endoloris, ma toushana frétille comme un animal joyeux au retour de son maître. Je veux demander à maman de venir avec moi, mais les mots restent coincés dans ma gorge.

— Je vais régler cette histoire, me débarrasser du dragon, et je te retrouve ce soir.

Elle ferme mon sac et me pousse à partir.

— Mais...

Des larmes roulent sur mes joues. Je ne me vois pas fuir sans ma mère.

— Quell!

Elle me secoue.

— Ressaisis-toi!

Toc. Toc.

— Ouvrez, madame – c'est la voix du gérant –, je suis avec quelqu'un qui demande à vous voir. Il dit que c'est urgent.

— Une seconde! réplique maman d'un ton faussement enjoué avant de se tourner vers moi. File maintenant, me glisse-t-elle dans un murmure. Tu sais ne pas te faire remarquer.

J'opine en ravalant mes larmes, tandis qu'elle presse brièvement ses lèvres sur mon front.

— Maman, s'il te plaît. J'ai peur!

— Tu es une Marionne, me souffle-t-elle en redressant légèrement le menton. Tu vas y arriver.

Elle serre ma main. La poignée de la porte remue dans tous les sens, la serrure cliquette.

— Va-t'en, Quell!

Mon cœur bat à tout rompre, la peur me noue l'estomac. Je relis l'adresse du refuge.

— 12 Aston Lane, dis-je dans un murmure avant de souffler sur la poudre.

Le monde bascule aussitôt. Une pression brutale s'abat sur moi et m'écrase les poumons. J'ai du mal à respirer et me plie en deux comme si j'avais reçu un coup de poing. Un tourbillon d'air froid m'entoure de ses spirales. Je cligne des yeux, mais l'univers glisse dans le néant.

L'herbe s'écrase sous mes pieds. L'air est lourd, chargé d'une odeur de pin et de mousse humide. Des arbres se dressent autour de moi comme des centaines de sentinelles. Entre les bruissements du feuillage agité par le vent, le silence est assourdissant.

J'avance en direction d'une trouée visible au sommet des arbres, mais je ne vois aucun signe d'un toit ou d'un portail.

Mon pied bute sur quelque chose. Un bruit métallique se propage dans la forêt. Je m'immobilise et déglutis. Rien ne bouge, sauf une lanterne cassée qui craque sous ma semelle. Je suis tout près. Je reprends mon chemin vers la clairière, au milieu de laquelle je découvre une maison.

Enfin, ce qu'il en reste.

Mes espoirs de trouver un refuge s'écroulent comme la ruine que j'ai sous les yeux : une toiture effondrée, des murs éventrés, des meubles en miettes et des fenêtres brisées. Maman a consacré sa vie à me protéger. Cette fois, je suis seule. Je dois trouver une solution. Pour nous deux.

— Eh, fais gaffe ! C'est mon pied, andouille, grommelle une voix dans les arbres.

Je me cache derrière un buisson.

— Si tes pieds étaient moins grands, ce serait plus facile de ne pas les écraser, réplique une autre. Je me demande où tu trouves des chaussures pour des trucs pareils !

Deux filles passent, vêtues de longs manteaux noirs doublés de fourrure rouge, leurs capuches rabattues sur la tête.

— Danser avec toi relève certainement de l'exploit.

— Méfie-toi, Brooke, réplique l'autre en riant. Si tu continues, je transforme tes os en métal. On verra si tu apprécies.

Brooke éclate de rire.

— Parce que tu te prends pour un génie, tout à coup, capable de faire des miracles ?

— D'après Mère, je pourrais.

— Dans tes rêves !

— Bon, ça suffit maintenant. Mère a dit de vérifier. Alors viens.

Elle montre les décombres.

— Allons nous assurer qu'on n'a laissé aucune trace de notre passage. Les drægons vont débarquer à l'aube pour ratisser le secteur.

La fille étend la main au-dessus d'un tas de gravats. L'air ondule sous ses doigts et le tas remue, s'étire, se déforme jusqu'à devenir un buisson. Je la regarde, les yeux écarquillés, passer au suivant.

Au milieu des ruines, un nuage noir se forme comme une apparition. Le drægon qui est à ma recherche en émerge. Je m'étrangle. Comment a-t-il pu me retrouver ici? Maman... Est-ce qu'elle va bien?

Les filles lèvent les bras comme si elles avaient l'intention de se défendre.

— Identifiez-vous, ordonne le drægon.

— Toi d'abord, réplique Brooke en lui montrant quelque chose de brillant.

Il abat le poing sur son torse.

— *Memento sumptus.*

Les filles baissent les bras.

— *Non reddere bis.*

— Je cherche quelqu'un, reprend le drægon. Une fille. J'ai reçu des ordres de Mère en personne. J'avais une piste selon laquelle elle pourrait voyager avec quelqu'un de plus âgé, mais ça s'est révélé une perte de temps monumentale.

Je me mords le poing. Maman s'est échappée.

— Avez-vous vu quelqu'un dans les parages?

Celle aux grands pieds prend une longue inspiration.

— Le niveau de poussière dans l'air suggère effectivement que quelqu'un d'autre que nous est passé par ici il y a peu, dit-elle en frottant son pouce contre son index.

Je déglutis en reculant un peu plus dans l'ombre. Je dois trouver un endroit où me cacher. Mais je ne vois pas...

Château-Soleil...

Grand-mère.

Je tourne le poudrier dans mes mains qui, heureusement, se sont réchauffées.

— Chut, dit le drægon en levant le bras.

Ils se tournent tous les trois dans ma direction.

C'est ma grand-mère. Ma famille. Une femme gentille, d'après mes souvenirs. Et maman dit qu'elle n'est pas au courant pour ma toushana.

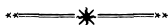
— Elle est là.

Le dragon s'élançe vers moi.

J'ouvre le poudrier. Maman viendra bientôt me chercher. Ce soir, m'a-t-elle dit. Je peux dissimuler ma toushana quelques heures. Je murmure « Château-Soleil » et souffle. Ce qui reste de la poudre se dissout dans la nuit.

Des mains se tendent vers moi à l'instant où je disparaïs.

TROIS



La poudre me transporte au milieu d'un bosquet d'arbres morts. Je serre les mains pour qu'elles cessent de trembler. Une rafale de vent me fait frissonner, et l'odeur de la terre ne pourrait sembler plus étrange. Je ne vois aucun signe d'une ville à proximité. Aucune habitation. Rien d'autre que l'épaisseur des bois et des troncs noirs qui sentent le moisi.

Déséquilibrée par le bourdonnement persistant de ma fuite, je m'éloigne du bosquet en titubant, à la recherche de la maison de grand-mère. La nuit est presque tombée lorsque je trouve une route qui s'arrête devant un portail métallique. Il est flanqué d'un corps de garde en pierre, devant lequel patiente une file de voitures. Les barrières se lèvent comme des mains dressées en signe d'adoration vers le ciel crépusculaire. Les mots CHÂTEAU-SOLEIL se détachent sur le fronton. Je déglutis. Ce genre de porte existe pour interdire l'accès aux gens comme moi.

Je force mes doigts à se calmer et pianote sur mon téléphone presque à plat pour commander un chauffeur. Il doit rester un peu d'argent sur mon compte. L'attente me court sur les nerfs. Ai-je seulement une chance ?

Le chauffeur finit par arriver et me considère d'un œil circonspect.

— Vous m'avez vraiment appelé pour que je vous fasse franchir les grilles ?

Il n'a pas l'air content.

— J'ai de quoi payer un supplément, dis-je en sortant les quelques billets qui me restent des courses.

— Montez.

Je me glisse sur le siège arrière. La voiture démarre à peine quand le gardien nous fait signe d'avancer. Je n'ai pas d'autre endroit où me réfugier. Je dois franchir ces grilles. Je m'accroche à mon sac et serre mon porte-clefs. Une seconde plus tard, il se met à briller. *Dépêche-toi, maman, je t'en supplie.* La culpabilité me noue la gorge.

Nous avançons lentement vers le garde, dont l'apparence est aussi avenante que ses gestes. Ses lèvres sont incurvées vers le bas, d'un air renfrogné qui semble perpétuel. Le faux col de sa chemise est fermé par une médaille métallique ornée d'une griffe crochue, semblable à une serre de dragon. Il la détache de son cou et la fait tourner entre ses doigts, comme une pièce de monnaie. *Une pièce.*

— C'est un dragon, lui aussi ?

J'ai marmonné trop fort. Je regarde l'emblème plus attentivement. Ce n'est pas une colonne brisée...

Le chauffeur, en s'arrêtant doucement, dresse des sourcils méfiants dans le rétroviseur. Ma vitre s'abaisse, et je m'enfonce dans mon siège. Je sens le regard du garde-barrière me scruter, mais il ne manifeste aucune réaction. *Une serre.* Il n'est pas lié au dragon qui me pourchasse. Il ne connaît pas mon secret.

— Votre nom ? me demande-t-il, la bouche pincée.

— Quell.

— Un instant.

Les mots sifflent entre ses lèvres. De l'autre côté des grilles, de grands saules touffus dessinent une arche au-dessus de la route, drapant l'obscurité déjà tombante d'ombres plus épaisses. Je plisse les yeux, pour distinguer la forme d'un toit, ou d'un bâtiment, mais la route serpente hors de vue.

— Je ne trouve pas de Quell, dit le gardien. Qui venez-vous voir exactement ?

— Je viens voir Mme... Mme Marionne.

— *Mme* Marionne ?

Son regard s'aiguise, et je le sens réellement me serrer la gorge.

— Euh... Oui, monsieur.

— Un petit instant, s'il vous plaît.

J'essaie de me redresser. Je ne connais pas le prénom de grand-mère. Pour moi, elle a toujours été «grand-mère Marionne». Le gardien revient et fait un geste vers le portail.

Je lâche un soupir en le voyant s'ouvrir.

— Vous n'auriez pas le numéro de la maison, par hasard? je lui demande. Genre, laquelle c'est?

— Il n'y a qu'une maison.

— Bien sûr. Merci.

La voiture démarre. La route serpente sous les arbres. Je serre la poignée de la dague que maman m'a donnée, dans l'espoir d'éprouver un peu de réconfort, de sentir que j'ai un minimum de contrôle.

— Où voulez-vous que je vous dépose? me demande le chauffeur.

Il n'y a toujours aucun bâtiment en vue, rien qu'un feuillage impénétrable et un ciel menaçant.

— Après ces arbres?

Un frisson me traverse. Je ne devrais pas être ici. Des souvenirs me reviennent en boucle, des moments où maman et moi nous sommes trouvées dans des situations encore plus désespérées. Ma toushana est tranquille pour l'instant, et je me force à me détendre sur mon siège. «Nous n'avons pas grand-chose, mais nous sommes là l'une pour l'autre», répète tout le temps maman. Et ça a toujours été vrai. Jusqu'à présent. Je regarde par la fenêtre les arbres qui bruissent et s'agitent.

En signe de bienvenue?

Ou pour me dire de fuir?

Lorsque nous les dépassons, l'obscurité se dissipe, comme si quelqu'un venait de tirer les rideaux. Les nuages gris ont disparu, et le ciel déploie un magnifique dégradé de rose. J'appuie sur le bouton de ma portière, et l'air s'engouffre dans la voiture. J'inspire profondément, le nœud dans ma poitrine se desserre.

La route contourne une vaste cour pavée ornée de sculptures végétales et de statues. Quelques brins d'herbe poussent entre les dalles, et d'une fontaine de pierre s'élève un immense jet d'eau, dont les gouttelettes scintillent dans la lumière du soleil couchant. On dirait le jardin d'un château de conte de fées. J'admire la vue, impressionnée par la majesté des lieux, et mes doigts se relâchent sur le manche de la dague. Au loin, émergeant de la cime des arbres, j'aperçois la pointe d'une tour, nichée dans un écrin de verdure.

— Ça doit être par là, dis-je en tordant le cou pour mieux voir.

La route finit en cul-de-sac, et c'est à ce moment-là qu'il apparaît : un autre portail de fer sur les barreaux duquel est inscrit un grand *M*.

— C'est ici.

C'est tellement grandiose que j'ai l'impression de regarder une carte postale, ou une image dans l'un de mes livres d'histoire. Pas un endroit réel, dans lequel je pourrais mettre le pied. Un élan-ement me traverse le cœur, quelque chose de chaud, d'enivrant, d'un peu inhabituel : de l'espoir.

La voiture s'arrête devant le portail, et, durant quelques instants, rien ne se passe. Il n'y a pas de garde ni d'interphone. Le toit à pignon n'est qu'une trouée dans les arbres.

— Bon, j'vais pas passer la nuit ici, ma p'tite dame.

C'est ici. C'est forcément ici.

— Non, bien sûr. Merci.

Je lui donne son pourboire, et il s'en va.

Les battants se dressent devant moi, comme un autel qui attendrait une offrande. Le vent hurle et me donne la chair de poule. Le froid s'infiltré dans mes doigts, remonte dans mes mains. Je serre les poings et j'attrape mon sac à dos. La fermeture éclair résiste à mes articulations figées. La douleur devient glaciale, ma *toushana* s'active. J'aimerais savoir ce qui la provoque. Pourquoi elle se déclenche à certains moments, alors qu'à d'autres elle ne bronche pas.

— Hé oh?

Je pose mon sac par terre. Il doit y avoir des caméras.

— Il y a quelqu'un ?

Silence.

Quelque chose glisse subitement au-dessus de ma tête. Le ciel s'obscurcit. Je lève les yeux, mais je ne vois rien, c'est comme si un nuage était passé, laissant son ombre traîner derrière lui. Je cligne des yeux, et c'est fini. La nuit tombe. Le vent me frôle, bruisse dans le feuillage, et l'ombre revient, s'étire dans la cour, approche de moi.

— Qui est là ?

Je me force à ravalé la boule dans ma gorge et cherche à tâtons le rabat de mon sac. L'image de la dague de maman se mêle à celle du dragon à mes trousses.

L'obscurité, d'un seul coup, se jette sur moi, et la panique m'étrangle. Mes doigts effleurent le manche du poignard, quand une violente poussée dans le dos me coupe le souffle. Mes genoux heurtent douloureusement le sol. Je tends de nouveau la main vers mon sac. La fermeture éclair me résiste, mais je parviens, d'un mouvement sec, à l'ouvrir. Un épais brouillard m'enveloppe, aussi noir que la nuit. Je me prépare au coup suivant, en essayant de deviner sa provenance, mais je ne vois rien ni personne, seulement les ombres.

Le brouillard se dissipe, et l'élancement d'une nouvelle blessure palpité dans mes côtes. Je comprime l'endroit où j'ai mal, tandis que le monde bascule. Les arbres s'inclinent d'un air réprobateur, tout comme le portail de fer qui ne me laissera jamais passer. Je cherche à savoir où l'ombre est allée, d'où elle va revenir, mais je ne vois que des jeux de lumière. Des taches noires qui se déplacent sur le sol, s'estompent, réapparaissent.

— Je vous en prie, arrêtez !

La douleur me déchire les côtes. Je scrute la nuit autour de moi, j'ai de plus en plus froid, des aiguilles me piquent les yeux à force de chercher à percer l'obscurité.

Je bats des paupières, et subitement le monde devient éblouissant. C'est alors que je le vois.

Le contour d'un de ses pieds, uniquement tracé par l'air. Il s'élançe vers moi, mais je suis prête. J'attrape sa cheville, la serre de toutes mes forces et tire. Il trébuche, mais parvient à se rattraper. L'ombre qui le constitue se dissipe comme du sable, et un garçon d'à peu près mon âge se matérialise, vêtu de la même manière ou presque que le garde-barrière, et dont le regard est aussi tranchant qu'une lame.

Je déglutis. *Encore un drægon.* Un masque de satin lui couvre aussi la moitié du visage. Mais celui-ci est bien plus beau que ceux des autres, ses arabesques alambiquées longent les bords du tissu avant de se fondre dans sa peau. Son manteau noir et sa chemise ample sont ornés de broderies rouges, également beaucoup plus raffinées que celles des autres drægons. Mais sur son col, là où je m'attends à découvrir une médaille d'argent, il n'y a rien.

— Le garde à l'entrée a déjà...

Je n'ai pas l'occasion de finir ma phrase : il s'est redressé, les narines palpitantes, pour disparaître dans un nuage de ténèbres.

— Je...

Un brouillard noir, aussi glacial que la mort, s'abat sur moi. Un brouillard constitué de... lui. Une douleur aiguë me transperce, comme autant de coupures de rasoir. Je cligne des yeux, mais tout est noir. Et rouge. La souffrance m'arrache un gémissement. Ma touthana rugit, enveloppe mes os d'un froid si intense qu'il en devient brûlant. Je serre les dents. J'essaie de me concentrer et me force à ouvrir les yeux, à la recherche d'un contour, d'un indice sur la position du drægon. Le brouillard est mouvant, ondule autour de ce qui doit être sa silhouette. Je lance mon bras, aussi froid qu'une bûche congelée, et je le frappe derrière les genoux. Il vacille, mais se redresse aussi vite et, tandis que le noir se dissipe, réapparaît.

Ses yeux verts se plissent.

Je me relève et brandis la dague, la lame pointée sur son visage, les avertissements de maman au sujet de grand-mère et de cet univers à l'esprit.

— Repose une seule fois la main sur moi, dis-je, et je te coupe en deux.

Ma vue se trouble, des filets rouges coulent entre mes doigts, le long de mes bras.

Ma menace ne suscite aucune réaction. Son regard est fixé sur le poignard. La douleur irradie dans mes côtes et, quoi qu'il m'ait fait, j'ai l'impression d'être lacérée de l'intérieur. Mais je dresse un peu plus mon arme. Il ne me touchera plus. Des petites coupures me strient les mains, les bras. Il y a tellement de sang. Le masque sur son visage disparaît.

— Où as-tu volé ça ?

— Elle est à moi.

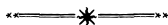
Il secoue la tête, incrédule.

— Qui es-tu ?

Je prends une courte inspiration. Les mots qu'il m'est interdit de prononcer me brûlent les lèvres.

— Marionne. Quell Janae Marionne.

QUATRE



Il me tend la main. J'hésite, mais finis par ranger mon arme. Mes jambes, écorchées et éprouvées par la bagarre, me donnent l'impression d'être en coton. Je titube. Il me rattrape brusquement avant de passer le bras autour de ma taille pour m'attirer à lui. Je me raidis contre son torse et je grimace à cause de la pression qu'il exerce sur mes blessures, tandis que nous franchissons le portail. De l'autre côté, à l'extrémité d'une immense pelouse, une gigantesque bâtisse aux allures de château se dresse, éclairée comme une étoile au loin. Un manoir dans un monde à part.

— Appuie-toi sur moi, dit-il en accélérant le pas.

Mais la douleur qui irradie dans tout mon corps s'intensifie, et j'ai du mal à suivre. Il resserre son étreinte, mon cœur bat à tout rompre. Sa poigne, curieusement, est aussi ferme que douce. De plus près, je distingue mieux son col. Ce qui ne semblait être qu'un morceau de tissu uni est en fait brodé d'une griffe crochue, identique à celle gravée sur la médaille du gardien. Mais la sienne est cousue de fil noir. *Une serre... Pas une colonne brisée.* Mon soupir de soulagement reste coincé dans ma gorge, parce que rien ne me dit que je suis en sécurité.

— Je n'ai rien fait de mal. Où m'emmènes-tu exactement ?

Il resserre son bras, sa mâchoire se crispe.

— Tiens-toi à moi.

Ce n'est pas une suggestion.

Je continue d'avancer, étourdie, et nous arrivons au pied de la bâtisse. Au-dessus d'une colonnade, un fronton triangulaire arbore le nom MARIONNE. Ma gorge se noue. Mon propre nom. En dessous, il y a une sorte de symbole, une fleur de lys et une griffe entourées de mots dans une langue que je suis incapable de déchiffrer. J'aperçois mon reflet dans une fenêtre et, en dépit de mes vêtements ensanglantés, je rattache mes cheveux avant d'essuyer la poussière sur mes joues couvertes de taches de rousseur. Mais mes mains éraflées me font mal.

Il pousse la porte et m'entraîne à l'intérieur. Le plafond, très haut, est un chef-d'œuvre de rosaces et de moulures dorées à la feuille, comme dans les châteaux que j'ai vus dans les livres d'histoire. Les voûtes splendides ressemblent à celles d'une vieille église hantée. Il me fait traverser l'entrée, aux murs lambrissés couverts d'une succession de portraits, jusqu'à une pièce immense au milieu de laquelle une sphère gigantesque flotte dans l'air, telle une lune noire. De petites lueurs, semblables à des constellations, scintillent sur sa surface polie. À l'intérieur, un ouragan de ténèbres fait rage.

— Qu'est-ce que...

Je tends la main pour effleurer sa rondeur au moment où nous la dépassons, mais mes doigts la traversent comme si ce n'était qu'une illusion. Je me frotte les yeux, émerveillée.

Il m'entraîne, et je me débats.

— Je peux parfaitement marcher toute seule.

Il resserre son étreinte. Des notes de musique nous parviennent alors que nous passons devant une immense porte sculptée, aux deux battants ouverts. Je tords le cou pour jeter un regard à l'intérieur. Sous des lumières vives, des gens sont installés en demi-cercle autour d'une scène, certains portant des masques, d'autres des couronnes d'or ou d'argent. Ils contemplent une fille, habillée avec une grande élégance, qui dresse un poignard contre elle-même. La stupeur me coupe le souffle.

— Regarde devant toi!

Mon ravisseur me tire avant que je puisse voir la suite.

Nous grimpons un escalier impressionnant, puis un autre. Nous traversons une vaste salle. De larges baies donnent sur un ciel parsemé d'étoiles, suspendu au-dessus d'une mer d'herbe et de sculptures végétales. Mes chaussures mouillées couinent et dérapent sur le parquet ciré. Il m'oblige à marcher plus vite, et je trébuche, bouche bée, les yeux écarquillés sur tout ce que je vois. Comment un endroit aussi beau peut-il être si dangereux ?

— Attends-moi ici, me dit-il en s'arrêtant devant une double porte flanquée d'une paire de gardes.

Il s'entretient rapidement avec l'un d'eux, qui porte lui aussi une médaille frappée d'une serre au niveau de son cou. Le garde considère mes blessures avec indifférence avant de nous laisser entrer.

Derrière les portes, je découvre un salon où le feu crépite dans une cheminée, à côté d'autres grandes fenêtres drapées de soieries. Je serre les poings, et souffle, soulagée de sentir que mes doigts ont recouvré une température normale. Ma toushana se tient tranquille.

Un lustre, suspendu au cœur d'une moulure décorative, répand dans la pièce une lumière chaleureuse. Le plafond est tellement haut que je suis obligée de pencher la tête en arrière pour le regarder. C'est ici que ma mère a grandi. Le poids de la culpabilité s'alourdit en moi. Je l'ai arrachée à tout ça.

— La directrice Marionne sera là dans un instant, dit le drægon qui garde la porte.

Je serre mon porte-clefs, en remarquant le tic-tac de la pendule à balancier contre le mur. Mon ravisseur s'éloigne jusqu'à l'autre bout de la pièce sans me dire un mot, la mâchoire crispée de contrariété tandis que son masque disparaît dans sa peau. À l'intérieur, sous un meilleur éclairage, je le vois distinctement. Il se tient dans un coin du salon, telle une statue de dieu romain, large d'épaules, imposant, superbe et impassible. Mignon, même. Des pommettes sculptées et de longs cils courbés mettent en valeur le vert profond de ses yeux. Son nez se retrousse à peine au-dessus de lèvres pleines qui semblent toutefois

perpétuellement pincées. On pourrait croire qu'il boude, s'il n'avait ce regard sombre et tranchant. Il est tellement beau que c'en est écœurant. Je lisse ma chemise élimée et passe les doigts sur les trous de mon jean, qui ne sont pas censés se trouver là et sont d'autant plus gênants.

Il me surprend en train de le dévisager. Ses traits se durcissent. Quelque chose le contrarie. Et ce quelque chose, j'imagine, c'est moi. Un coup frappé à la porte m'oblige à redresser les épaules. Une fille menue, à la silhouette et au visage délicats, entre, chargée d'une boîte métallique. Ses cheveux noirs encadrent une expression chaleureuse. Elle est vêtue d'une robe simple, dans un tissu léger, et sur sa tête brille une fine couronne d'argent, un bandeau d'où s'élèvent des spirales de filaments torsadés. Il capte toute la lumière de la pièce et scintille de mille feux dès qu'elle remue la tête. Il est élégant et fin, comme elle.

Elle fait un geste vers mon bras, poisseux de sang.

— Je peux ?

J'acquiesce et pose mon sac par terre. Elle se concentre quelques instants sur mes blessures, passant les doigts sur mes coupures jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Je regarde le résultat, ébahie.

Lorsqu'elle a terminé, la douleur qui me transperce les côtes m'oblige à m'appuyer sur l'accoudoir rembourré d'un siège qui a l'air plus luxueux que tout ce que j'ai pu posséder – ou même voir. La fille attache ses cheveux en un chignon. Lorsqu'elle se penche pour examiner l'autre bras, je m'aperçois que sa couronne n'est pas posée sur sa tête, mais qu'elle en sort ! Je ravale ma stupeur pour l'interroger.

— Ça te fait mal ?

— À moi ? réplique-t-elle, surprise.

— Oui. Je veux dire la...

Je montre sa couronne.

Des fossettes apparaissent sur ses joues.

— Tu es sérieuse ? Non, bien sûr que non !

Elle exerce sa magie sur mes plaies du bout des doigts, comme

si elle détachait de minuscules brins invisibles, jusqu'à ce que la peau soit, là aussi, entièrement cicatrisée.

— Tout cela doit être très nouveau pour toi. Tu ne peux voir les diadèmes – elle montre ce que j'appelais une couronne – et les masques que si la magie coule dans tes veines.

Elle sourit.

— Je peux le cacher si je veux.

Son diadème disparaît.

— Waouh!

— Il faut un peu de pratique pour y arriver.

Je regarde l'arc de magie réapparaître.

— C'est dingue!

Elle rougit.

— Tu as encore mal quelque part?

Je soulève le bord de ma chemise.

— Hum, ça risque de piquer un peu.

Elle jette un coup d'œil à mon ravisseur, le dragon, qui se cure les ongles d'un air toujours aussi agacé. Il s'intègre parfaitement dans le décor de ce salon ostentatoire, aux murs tapissés de soie et de boiseries. Son masque, celui qu'il portait dehors, lui couvre de nouveau le visage, scintillant à la lumière des candélabres.

La peau me tiraille, et je me raidis.

— Eh, dit la fille en m'appuyant sur l'épaule. Essaie de te détendre.

Elle me tend la main.

— Je m'appelle Abby, primus, seconde de ma lignée, apprentie métamorphe, spécialité guérisseuse.

Elle incline la tête.

— Quell, euh...

— Tu es une Marionne, n'est-ce pas? me demande-t-elle en jetant un bref regard vers la porte. J'ai entendu.

J'acquiesce avec raideur, tandis que mon ravisseur fait une moue dubitative.

— Cette Maison a connu cinq directrices depuis sa fondation,

poursuit Abby sans le remarquer. La magie remonte aussi loin dans ta famille. Tu peux donc te considérer comme sixième de ta lignée.

— Ah.

Elle me sourit. Alors, pour une raison que j'ignore, je l'imites.

— Ravie de te rencontrer. J'aurai fini dans quelques minutes.

Le pan de ma chemise est retombé, et elle l'écarte de la blessure.

— Essaie de respirer normalement, d'accord? La magie marche beaucoup mieux quand on est détendu.

— Merci.

Je me force à expirer profondément et pose les yeux n'importe où ailleurs que sur ma peau en train de se régénérer. De l'autre côté de la pièce, un mur entier est occupé par une immense bibliothèque vitrée, dont chaque compartiment est fermé par un cadenas en forme de fleur de lys. J'essaie de décrypter les inscriptions au dos des livres, mais en dehors d'une serre ou d'une fleur de lys ici ou là, aucun des termes ou des symboles ne m'est familier.

— J'ai presque terminé, dit Abby.

Je baisse les yeux sur son travail. L'entaille dans la chair rouge se referme, et j'inspire pour ravalier ma nausée.

Elle nettoie en souriant le sang qui macule mes vêtements et ma peau.

— Te voilà comme neuve. Tu pourras glisser un mot sur mon travail à la directrice?

— Bien sûr.

Elle me remercie trois fois avant de ramasser ses affaires et de disparaître derrière la porte par laquelle nous sommes entrés. Je me retrouve seule avec mon ravisseur. Je pivote dans sa direction, me sentant assez forte pour l'affronter. Il contemple le feu qui ronfle dans la cheminée. Je m'assieds et glisse la main dans mon sac, à la recherche de ma dague, en le surveillant lui et la porte.

— Comment as-tu fait? me demande-t-il.

Il enfonce une main dans sa poche, sans se retourner.

— Pardon ?

Je serre les doigts sur le manche de mon poignard.

— Pour percer mon camouflé. Comment as-tu fait ?

Il se tourne vers moi. Sa mâchoire se crispe, comme si poser la question l'écœurerait. Je plisse le front devant le personnage qui m'a attaquée, avant de me traîner ici comme une criminelle. Il se déplace légèrement, et la lumière joue sur ses traits. Il n'est pas lié au dragon qui me pourchasse, il m'a pourtant traînée ici comme si...

— Tu croyais que je voulais entrer par effraction ?

Il opine. Des éclats bleus scintillent dans ses yeux verts. Ils me font penser à un lac dont l'eau effleure l'herbe de la rive. Un frémissement me parcourt la nuque.

— Eh bien, ce n'est pas le cas.

— Ça reste à prouver.

Il me tourne le dos d'un air dédaigneux.

— Aucun visiteur n'est admis sur le domaine quand la saison est ouverte, par souci de sécurité.

Il se tait un instant.

— Et tu n'as pas répondu à ma question.

Je pivote sur mon siège et, à mon grand soulagement, la porte de la suite de la directrice s'ouvre. Une femme, dont la peau dépourvue de rides suggère qu'elle n'a pas plus de vingt-cinq ans, entre.

— Grand-mère ?

Je me lève.

Ses cheveux, relevés et maintenus par un peigne orné de perles, sont d'un blanc argenté éblouissant. Son diadème est bien plus grand que celui d'Abby, et il ressemble davantage à une couronne. Il est incrusté de perles fines et de bijoux roses de tailles différentes, mais tous d'un éclat aveuglant. Deux grosses pierres précieuses ornent ses oreilles, assorties à ses bagues. Le bustier de sa robe est scintillant comme de la soie et tissé de fleurs de lys. Elle est majestueuse.

— Quell.

Sa voix est douce, chaleureuse. Un sourire étire ses lèvres veloutées.

Je reste immobile, les mains jointes, ne sachant trop comment me comporter.

— Ferme la bouche, mon enfant, on dirait un poisson hors de l'eau.

Je la ferme avec précipitation. Elle vient vers moi, et je jurerais qu'elle flotte au-dessus du plancher.

— Jordan, dit-elle à mon ravisseur, ce n'est pas de cette façon que nous accueillons les invités, ici.

— Elle ne m'a pas donné l'impression d'être invitée.

Les narines de grand-mère frémissent, mais son intonation reste courtoise.

— Peut-être, mais il s'agit de ma petite-fille.

Elle se tourne vers lui, et il fait disparaître son expression incrédule, retrouvant son air renfrogné.

— Et, poursuit grand-mère, j'aurais aimé qu'on l'accueille dignement. Vous avez peut-être fait vos débuts dans votre Maison, mais vous êtes gardien de la mienne jusqu'à la fin de l'été.

Il baisse les yeux.

Je triture l'ourlet de ma chemise. Un gardien. Cette Maison n'est donc pas la sienne. Autrement dit, il pourrait connaître d'autres drægons en dehors de ceux qui sont là. Celui à mes trousses...

— Vous vous conformez donc à nos usages, ou vous serez révoqué de vos fonctions de surveillance ici.

Sa posture cavalière se raidit, l'arrogance suinte de ses pores.

— Vous me renverriez? Vous...

— Vous ai-je donné l'impression d'être une menteuse, monsieur Wexton?

— Je... Non, madame la directrice.

— Vous n'êtes peut-être pas sous mon autorité directe, mais ceci est *ma* Maison.

Sa sévérité fond dans un sourire lorsqu'elle se tourne vers moi.

— Nous ne voulons pas lui donner une mauvaise impression, n'est-ce pas ?

— Merci, grand-mère. Il a été...

— On ne t'a pas demandé de parler, ma chère.

Mon estomac se noue. Ce n'est pas la scène que j'avais imaginée. Je suis en train de me ridiculiser. Elle n'a pas l'air de beaucoup apprécier Jordan, mais je ne suis pas certaine qu'elle m'apprécie davantage.

— Nous pouvons remercier Abby de t'avoir remise sur pied.

J'ouvre la bouche, mais me ravise et me contente d'opiner en souriant.

— Vous pouvez nous laisser, dit-elle à Jordan avant de s'asseoir sans même fléchir le dos.

Jordan fait mine de vouloir s'exprimer, mais il se ravise lui aussi et se dirige vers la porte. Il passe si près de moi que je m'attends à ce qu'il me touche. J'ai du mal à respirer. Mais il passe sans me frôler et il ouvre la porte, avant de se retourner. Son regard acéré, tranchant comme deux lames de poignard dorées, me transperce. Ma toushana s'agite. *A-t-il deviné ?* Je me tortille sur mon siège, et tente de détourner les yeux. Mais j'en suis incapable.

— Je vous présente mes excuses, mademoiselle, me dit-il. Bienvenue dans la Maison de Marionne.

Il s'incline, sa suspicion toujours braquée sur moi, avant de franchir la porte.

— Maintenant, dit grand-mère en tapotant le coussin à côté d'elle.

Je vais m'y asseoir.

— Laisse-moi te regarder.

Elle me dévisage avec curiosité, tire sur mes vêtements, effleure mes cheveux, chacun de ses gestes provoquant des fourmillements sur leur passage. Elle observe mes mains, et je tressaille. Elles me font mal. Elles pourraient, d'une seconde à l'autre, se glacer, brûler ces jolies choses qui m'entourent. Révéler mon

secret. Je les fourre dans mes poches et tâche de me calmer. Au bout d'un moment, grand-mère s'adosse à son fauteuil.

— Que me vaut ta visite? me demande-t-elle. Je pensais ne jamais voir ce jour.

Je lui raconte, d'une traite, presque tout. Nos déménagements fréquents imposés, non par notre cavale perpétuelle, mais par le travail de maman. J'esquive ce qui s'est passé dans la forêt et le dragon à mes trousses pour lui expliquer que maman est sortie quelques jours plus tôt, pour régler une affaire, et qu'elle n'est pas revenue à la maison. Le mensonge me coûte, mais je ponctue mon récit de sourires, d'intonations adéquates, d'assez de vérité, comme je l'ai toujours fait. Elle m'écoute, sans manifester la moindre réaction. Je frotte mes paumes moites sur mon jean pour les réchauffer. Il suffit qu'elle me croie quelques heures.

— Et où se trouve Rhea... ta mère, à présent?

Mon cœur se serre.

— Je ne sais pas.

— Ça ne m'étonne pas. C'est son style de se manifester quand elle l'a décidé. En attendant...

Elle pose les mains sur ses cuisses.

— ... la saison a déjà débuté, dit-elle, davantage pour elle-même que pour moi, mais tu es ma petite-fille, tu peux donc être admise et rattraper le temps perdu. Nous avons énormément de travail.

— Hein?

— Tu n'imagines pas rester ici sans rien faire, n'est-ce pas? Tu vas suivre le parcours d'intronisation dans l'Ordre.

Elle me dévisage, sourcils dressés, comme si elle s'étonnait que je puisse m'attendre à autre chose.

— Je n'ai pas besoin...

— N'es-tu pas venue chez moi parce que tu n'avais nulle part où aller?

— Si, mais...

— Et, je le répète, tu es la bienvenue, ma chère enfant. Mais

tu vas devoir prouver que tu n'es pas une Marionne que par le nom et gagner ta place ici, comme tout le monde.

— Non, non. Je ne savais pas trop où aller, c'est vrai, mais je ne voulais pas... — je pousse un soupir —, pardon, c'est très généreux.

Elle prend une tasse de thé sur un plateau d'argent. Je m'aperçois, tandis qu'elle la porte à ses lèvres, que mes mains sont agrippées au coussin. Elle se lève et se dirige vers la fenêtre. Sa tasse tinte sur la soucoupe.

— À ton avis, quels sont les derniers mots que ta mère m'a adressés, Quell?

Je me tortille sur mon siège, consciente de la finesse du tissu sous mes fesses, de toute cette opulence, de l'existence si différente que ma mère aurait pu mener.

Si je n'avais pas été là.

— Je ne sais pas.

— Devine.

— Je t'aime, mais je dois partir?

Ça me semble plutôt gentil.

— Rien. Elle n'a rien dit, déclare grand-mère en esquissant un sourire. Elle s'est enfuie au beau milieu de la nuit comme une voleuse. Je t'ai bordée, ce soir-là. Tu adorais l'histoire de l'ours qui vit caché dans la cave d'une vieille maison.

Elle rit doucement.

— Alors je te l'ai lue deux fois. Tu insistais.

Je n'ai gardé strictement aucun souvenir de ce qu'elle évoque. Ma gorge se noue. Une image de moi, petite, sur ses genoux, se fraye un chemin dans ma mémoire. Je la remplace par celle d'un ruissellement de magie mortelle qui s'écoule de mes mains.

— Ensuite, ta mère et moi avons pris une liqueur, comme d'habitude. Et le lendemain matin, elle était partie.

Le silence s'abat sur nous comme le tranchant d'une guillotine.

— Elle a joué la comédie.

Je déglutis.

— Elle a menti.

Je tressaille.

— Malgré tout ce que je lui ai donné, tout ce que je lui ai montré – elle pince les lèvres –, tout ce que j'étais prête à lui offrir. Elle m'a tout pris.

Je regarde autour de moi les meubles sculptés, la vaste pelouse à l'extérieur. Comment peut-elle prétendre qu'elle n'a plus rien? Grand-mère doit lire dans mes pensées, car son sourire s'agrandit.

— Ne te laisse pas leurrer par les biens matériels, Quell. Elle m'a pris ce qu'on ne peut pas acheter. Un héritage à transmettre, une fille à aimer, une petite-fille.

Un frisson me traverse.

— Une famille.

— Précisément.

Ses lèvres tremblent légèrement. Son aplomb, une fraction de seconde, se fissure.

Je n'ai jamais considéré les choses sous cet angle, jamais pensé à ce que grand-mère avait pu éprouver. Je ne peux pas imaginer ne plus revoir ma mère. Nous séparer sans un au revoir. Maman a sacrifié tout ça pour moi. Mes doigts se relâchent sur mon porte-clefs.

Grand-mère revient s'asseoir près de moi et prend ma main entre les siennes.

Je ne suis pas très à l'aise.

— Ton retour est une joie – elle me tapote le bras –, et j'ai l'intention de t'accueillir aussi bien qu'elle autrefois. Je suis stricte et je ne fais pas de câlins. Mais il y a toujours de l'amour dans mes paroles.

Elle sort un livre de l'une de ses étagères, si lourd qu'elle doit le porter à deux mains. Le titre, inscrit en lettres d'or, brille sur le dos : *le Livre des noms*. Elle l'ouvre et, après avoir tourné d'innombrables pages blanches, s'arrête sur une liste de noms.

— C'est notre seconde chance, dit-elle.

Son sourire, cette fois, gagne son regard.

— Signe ici.

Elle me tend un stylo et me montre un espace vide à côté de quatre autres noms, sous le titre : « Répertoire des aspirants ».

— Je...

— La Maison de Marionne est la seconde Maison créée dans l'ordre prestigieux des Plus Hauts Mystères dans le but d'enseigner la magie aux postulants du quadrant sud.

Elle s'interrompt, prenant mon silence, j'imagine, pour un besoin d'éclaircissement.

— Il y a quatre territoires et, donc, trois autres Maisons, dirigées par leurs propres directrices, réunies en Conseil.

Elle joint le bout de ses doigts. Je ne crois pas que son nez pourrait se redresser davantage.

— Les Maisons, pour que tu comprennes bien, fonctionnent comme des pensionnats, des pensionnats où l'on apprend la magie. Nous n'avons pas d'année scolaire, mais une saison, qui s'étend du mois de mai au mois d'août, au terme de laquelle les débutants sont amenés à intégrer officiellement nos sociétés. Depuis sa création, la Maison de Marionne s'illustre par la qualité de ses démonstrations de magie et de son enseignement, nettement supérieurs aux autres.

Elle tourne le poignet et déploie sa paume vers le ciel.

— *Supra alios.*

Puis elle la referme d'un coup sec avant de dérouler ses doigts pour les étaler complètement. Je comprends qu'il s'agit d'une sorte de geste officiel de ralliement.

— Ne t'inquiète pas, tu vas apprendre.

Son sourire bienveillant me donne des palpitations. J'avance au bord de mon siège, impatiente d'en savoir plus.

— Depuis que Sola Sfenti a déterré les pierres de soleil, dans les temps anciens, l'Ordre a fait ce qu'il devait pour protéger et préserver sa magie. Pendant des siècles, il était impossible de la cultiver ou de l'étudier ouvertement. Sa dissimulation était une question de survie. Jusqu'au jour où...

Un sourire narquois s'étire sur ses lèvres.

— ... le monde a changé. Le capitalisme a explosé, et la

Grande-Bretagne a commencé à s'affirmer comme puissance mondiale. C'est au milieu de cet étalage de richesses acquises de manière répugnante que le concept des débutants est né.

— Donc l'Ordre... la magie existe depuis toujours ?

— Si tu ne connais pas l'histoire véritable, ma chère, tu vas l'apprendre ici.

— Les cours d'histoire sont les seuls que je n'ai jamais séchés !

Mon aveu, dicté par l'enthousiasme, est sorti tout seul. Je me mords les lèvres.

— Tous les cours sont honorés dans cet établissement, qu'ils soient fastidieux ou passionnants.

Elle me considère d'un œil sévère, et je me ratatine dans mon siège. Mais quand elle revient près de moi, son expression s'est adoucie et je me redresse un peu.

— Nous avons adopté la coutume des débutants, en lui apportant bien sûr notre touche personnelle. Mais, Quell, ce sont ces années-là qui ont été déterminantes, qui ont tout changé pour nous.

Sa main revient se poser sur la mienne.

— Nous avons enfin trouvé le moule dans lequel nous glisser, l'apparence derrière laquelle exister, dissimuler nos richesses, justifier notre singularité, le cadre privilégié dans lequel étudier et développer nos dons en toute sécurité et à l'abri des intrus.

Elle lâche un soupir.

— Enfin... pour ceux qui ont la chance d'être invités.

Elle pousse le Livre des noms vers moi.

Privilège. Magie. Richesse.

Je déglutis.

— Je... je ne peux pas signer.

Maman n'a rien dit à grand-mère de ma toushana. Au lieu de ça, elle a préféré fuir, mener une vie clandestine. Il doit bien y avoir une raison. Je me lève précipitamment du canapé.

— Je suis désolée, c'est... trop important et trop rapide.

Son regard brûle d'insistance. Je redresse la lanière de mon sac à dos sur mon épaule.

— Tu comprends qu'il y a de la magie en toi, n'est-ce pas, chère enfant ?

— Oui, madame.

— Et qu'elle ne peut se développer que sous la conduite prudente d'un cultivateur ? Cela ne te tente pas ?

— Je suis seulement fatiguée.

Son regard se fige, et ma gorge se noue.

— Bien sûr. Pardonne-moi.

Elle referme le Livre d'un coup sec, les lèvres pincées.

— Tu es probablement épuisée.

— Oui.

— Très bien, va te reposer.

Elle tend la main.

— Mais je vais devoir te demander ton téléphone. Ces appareils ne sont pas autorisés. Ces lieux exigent la plus grande discrétion et la plus stricte confidentialité.

— Je...

— Ton téléphone, ou j'ai bien peur que tu ne sois pas autorisée à rester, ma chère.

Elle se raidit et je le sors de mon sac. Il me reste au moins mon porte-clefs. Je lui remets le téléphone, le cœur serré. J'ai l'impression de m'arracher un membre.

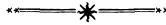
— Je vais demander qu'on t'apporte des rafraîchissements et des vêtements propres dans une chambre. Nous reprendrons cette discussion demain. Qu'en penses-tu ?

J'effleure du bout des doigts les endroits soignés par Abby sur mon bras. *C'est fou ce que la véritable magie peut faire.* J'écarte cette réflexion futile et l'oppression qui me gagne pour croiser le regard de grand-mère.

— Ça me va. Merci.

D'ici demain, je serai partie.

CINQ



Les portes du salon franchies, je serre mon porte-clefs. Il se met à briller, et je déplie, en soupirant de soulagement, le plan que grand-mère m'a donné.

La chambre douze de l'aile des Belles, au premier étage, est entourée d'un cercle.

Je dévale le grand escalier et prends un couloir, éclairé par des appliques, où s'étire une succession de vitrines. Dans la première, un diadème d'or incrusté de pierres précieuses resplendissantes, bien plus majestueux que ceux d'Abby ou de grand-mère, brille sous les projecteurs. «Claudette Marionne, première directrice de la Maison de Marionne, 1874», indique le cartel. Dans la vitrine suivante, une écharpe de satin aux bords effilochés est enroulée comme un serpent et brodée du même symbole de fleur de lys et de serre que j'ai vu au fronton du bâtiment. La plaque célèbre une autre inconnue portant le même nom que moi. À côté d'elle, une autre vitrine, puis une autre. Le couloir est plein d'une douzaine au moins de diadèmes d'or ou d'argent, certains surmontés de grandes pointes, d'autres de formes très différentes, mais tous incrustés de pierres scintillantes, et tous plus incroyables les uns que les autres.

J'avance dans le couloir, un ongle coincé entre mes dents, ébahie par un univers et une histoire que j'aurais dû connaître, quand un diadème m'arrête. Celui-ci, contrairement aux autres, n'est pas en or ou en argent. Il est noirci. Mes poings, au

souvenir du flux secret et destructeur qui coule dans mes veines, se serrent. Si les autres scintillent de toute leur majesté, celui-ci est rayé et cabossé. Je me colle à la vitre pour lire la plaque, sur laquelle est gravé un soleil et dont le centre est coloré.

CETTE RELIQUE, VAILLAMMENT ARRACHÉE
PAR LE LÉGENDAIRE HÉLIOPHORE ELOPHEUS
DE L'AUBE, A ÉTÉ GAGNÉE LORS DE LA DERNIÈRE
VICTOIRE CONNUE CONTRE LES NOCTIFÈRES,
DURANT LE SECOND ÂGE DES VAUTOURS,
AUX ALENTOURS DE L'ANNÉE 1287
DE NOTRE ÈRE.

— « Gagnée » ?

— Oui, dit une voix grave, si proche de moi que je sursaute.

— Jordan.

Mon cœur fait un bond, et son parfum m'enveloppe tandis que je me tourne vers lui.

Il s'est changé. Les deux derniers boutons de sa chemise de smoking sont défaits et un nœud papillon pend à son cou. Il fourre un petit objet coloré dans la poche de sa veste.

— Ce diadème a été arraché du crâne d'un Noctifère. On raconte que les fantômes des victimes d'Elopheus hantent encore les territoires qu'il a rasés.

— Un Noctifère ?

— Sanguinaires de la nuit, Semeurs de mort, Fils des ténèbres, Dysiisiens. Leur nom peut changer au cours des siècles, ils restent les mêmes, des détenteurs de touthana, pilliers de villages, torsionnaires des non-marqués. Un jour, Elopheus a décimé un repaire entier de Noctifères, en une nuit, à lui tout seul.

Il rit.

— Tu imagines ?

— Non, je... n'imagine pas.

— C'était il y a des siècles, poursuit-il les yeux brillants d'admiration. Ils ont tous disparu, bien sûr.

— Et les Héliophores? Ceux qui... chassaient ces... détenteurs de toushana?

Mes ongles s'enfoncent dans mes paumes.

— Au début, « dragon » était un surnom. À cause des flammes des bûchers sur lesquels les Héliophores se débarrassaient des Noctifères, pour être certains de détruire leur toushana. On raconte que l'odeur nauséabonde se répandait jusqu'aux villages alentour. Le nom s'est imposé. Mais nous...

Il touche le symbole de la serre sur sa gorge.

— ... nous sommes toujours là.

Il plisse les yeux.

— Tu ne te sens pas bien?

— Je suis...

Je regarde des deux côtés du couloir, puis baisse les yeux sur mon plan.

— ... un peu perdue, c'est tout.

— L'aile des Belles se trouve par là.

Il m'indique le chemin.

— Tu m'as suivie?

— Peut-être.

Son regard inquisiteur me transperce.

— C'est un problème?

— Se cacher dans l'ombre et attaquer les gens par surprise sont tes spécialités, je présume?

Je glisse ma pique en prenant mes distances.

— Je voulais m'assurer que tu trouves ta chambre.

Non, tu m'espionnes parce que tu te méfies de moi. La lumière vacillante du couloir fait scintiller les taches vertes de ses prunelles. Je pars en direction de l'aile des Belles.

— Tu vas être intronisée, n'est-ce pas? demande Jordan dans mon dos.

— Je ne veux pas être impolie, mais ça ne te regarde pas.

Je marche plus vite.

— Tout ce qui se passe ici me regarde.

Je m'arrête.

— Tu es un « gardien ». Un visiteur.

— Je suis Jordan Wexton, secundus, treizième de ma lignée, apprenti drægon, de la Maison de Perl.

J'efface de mon visage toute expression qui pourrait s'y trouver et me tourne vers lui. Son masque fond dans sa peau, et ses cheveux ébouriffés offrent un contraste frappant avec son smoking impeccable.

— Je n'ai besoin ni d'aide pour trouver ma chambre ni de tes leçons d'histoire...

— Tu es sûr ?

Il s'approche, mais rien dans son regard n'évoque une véritable sollicitude. Je n'y lis que de la méfiance.

— Tu peux retourner à la fête, ou à la cérémonie, pour laquelle tu t'es habillé.

Je m'éloigne, mais il réapparaît devant moi, dans un brouillard noir, une main posée sur le mur pour me barrer le passage. Son corps sculptural me domine de sa hauteur. J'inspire, mais ne sens rien de l'odeur des murs lambrissés, de l'acajou ciré. Seulement son parfum. Vétiver et olivier. Vanille et bois de santal. Mon cœur frémit. D'irritation.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

Il avance, avec l'air implacable de quelqu'un qui ne doit pas souvent s'entendre dire non. Je reste parfaitement immobile. Il ne faut pas qu'il devine ma panique.

— Une réponse sincère à ma question. Comment as-tu fait pour me voir malgré mon camouflage ?

Les mots restent coincés dans ma gorge.

— Peut-être qu'une sieste te déliera la langue.

Il me montre le couloir adjacent.

— La chambre numéro douze se trouve par là. Repose-toi bien, Quell Janae Marionne.

Je me précipite dans le couloir jusqu'à la porte où est inscrit sur une plaque dorée le chiffre douze, soulagée d'être enfin débarrassée de Jordan. Je tourne la poignée et découvre Abby qui me dévisage, un œil ouvert, des bigoudis dans les cheveux.

Elle ouvre la porte en grand.

— La directrice m'a fait savoir que tu allais partager ma chambre.

Elle agite une enveloppe au nom d'Abilene Grace Feldsher, frappée au dos d'un sceau en fleur de lys.

— Waouh, elle est rapide.

— Service postal de l'Ordre. N'importe quel courrier, déposé dans une boîte spéciale, avec le nom complet et le sceau adéquat, trouve son destinataire, où qu'il soit, dans la seconde. Le meilleur du traçage magique.

La chambre, rectangulaire, comprend deux lits installés face à face, chacun flanqué d'une porte. L'une conduit à une salle de bains, l'autre à un dressing.

— Voici le tien.

Elle me montre un lit parfaitement bordé, pourvu d'un oreiller moelleux, qui semble tout droit sorti d'un magazine de déco.

— Ma précédente coloc a fait ses débuts ce soir.

Elle se jette sur le sien.

— Alors la place est libre.

Je dresse un sourcil déconcerté.

— Elle a passé les trois rites, m'explique-t-elle. Le bal des débutants? L'intronisation officielle dans l'Ordre?

Elle tourne sur elle-même, comme si elle dansait. Je secoue la tête, de plus en plus perdue.

— Tu vas apprendre.

Elle me sourit, un brin surprise.

Sous la fenêtre, au fond de la chambre, deux bureaux sont installés côte à côte. Au centre de chacun d'eux se dresse un support en fer. Une dague au manche noir est posée sur le support de ce qui doit être le bureau d'Abby. Ma main, spontanément, se dirige vers la bosse que fait ma propre dague dans mon sac. Elle remarque ma stupeur.

— Affûtage.

— Hein?

— Émergence. Affûtage. Fusion. Les trois rites.

Elle lance sa dague en l'air et la rattrape de l'autre main.

— Pour être admise dans l'Ordre, il faut accomplir les trois rites. Mais le deuxième, l'affûtage de la dague, est une galère ! Ça fait deux saisons que je suis bloquée dessus.

Maman m'a donné sa dague. Je déglutis, pas vraiment certaine de ce que cela signifie.

— Bonne chance.

Elle plisse le front. Je remarque, en posant mon sac sur le lit, une pile de vêtements, une note et une fine tiare de bois. Je la ramasse et Abby me la prend des mains.

— Le premier rite est le plus facile. Surtout pour toi.

Elle me donne un coup d'épaule en souriant.

— Ta magie est certainement bien plus développée que celle des autres. Tu es une Marionne.

Mon sang se glace, pas à cause de ma touthana, mais de la frayeur qui, d'un seul coup, m'envahit.

— Une fois que tu auras commencé, tu vas émerger en un rien de temps. Mais pour l'instant...

Elle pose la couronne de bois sur ma tête. Je l'enlève tout de suite. J'ai dit à grand-mère que je n'allais pas signer. Je ramasse la note sur la pile de vêtements.

Quell,

Pardonne ma hâte tout à l'heure. Pour être tout à fait franche, les postulants se battent pour être admis ici. Convaincre quelqu'un est si rare que cela, je crois bien, ne m'est jamais arrivé. Je t'encourage vivement à explorer le domaine et, si tu le souhaites, à participer aux cours, ou aux séances, ainsi que nous les appelons. Laisse-moi te montrer qui tu es, ce dont tu es capable. Une grande partie des mystères du monde se trouve à ta portée. Dors bien.

Chaleureusement,

Directrice Marionne

Des larmes me montent aux yeux. Sous son titre, une fleur de lys est dessinée à la main. Elle se trompe. Je n'ai pas, quel qu'il

soit, le potentiel qu'elle m'attribue. Je ne suis pas comme Abby ou ceux qui sont ici. Même si je rêve de la vie qu'elle me fait miroiter, la vie de magie secrète que je pourrais avoir si j'étais comme eux.

— Ça me tue, dis-je à voix basse, la gorge nouée.

Abby continue de parler, mais je suis distraite par le livret que je découvre sous le mot de grand-mère. Un post-it « au cas où » est collé dessus. Je l'enlève et lis le titre. *Règles et devoirs des aspirants*.

— Que dit le mot ?

— Rien.

Je le jette avec le livret dans la corbeille.

— Ah. Je vois.

Elle se lève de mon lit pour retourner sur le sien, découragée, j'imagine, par mon manque d'enthousiasme et mon peu de conversation. Je me sens mal. Elle veut juste bavarder. Je repousse, d'un clignement de paupières, l'image d'une maison en flammes. Pourquoi n'ai-je pas ma propre chambre ? Je connais la solitude. Toute seule, je sais faire.

— Le petit-déjeuner commence à six heures, les séances à huit, reprend-elle d'un ton affreusement gentil malgré mon incapacité à lui rendre la pareille. C'est encore le début de l'été, alors parfois, elles ont lieu dehors. Le dernier mois de la saison, par contre, il fait trop chaud. Si on se lève tôt, je pourrai te faire visiter. À quelle heure est ta première séance ?

Je me dandine, mal à l'aise. La vérité, à savoir que je pars d'ici à l'instant où maman se montre, me brûle les lèvres.

— Je n'ai pas encore mon emploi du temps. Mais je suivrai peut-être quelques cours dans la matinée.

Abby glisse sous sa couverture et me tourne le dos.


— Bonne nuit, coloc.

Elle éteint sa lampe, et je m'allonge tout habillée. Heureusement, elle ronfle déjà et ne me pose pas de questions. Les quelques affaires que j'ai emportées sont dans mon sac au pied du lit, et je garde mon porte-clefs à côté de moi pour ne pas loupier

son éclat. J'ai les mains tièdes, et la douleur entre mes omoplates s'est estompée. Ma toushana, grâce au ciel, se tient tranquille.

Je me tourne dans tous les sens sous les couvertures avant de décider de sortir la page que maman m'a donnée avec l'adresse. Je m'aperçois qu'elle est agrafée à une carte postale représentant une plage. L'eau est si bleue qu'elle semble irréaliste. Je me redresse pour ne pas être complètement allongée. Je ne veux pas m'endormir. Maman ne va pas tarder. Je me sens coupable de tout le mal qu'elle se donne à cause de moi. Ma toushana ne gâche pas seulement ma vie, elle ruine aussi la sienne.

Où que nous allions ensuite, je dois me débrouiller pour qu'elle ne soit pas, d'une manière ou d'une autre, menacée.



Quell est porteuse d'une magie destructrice,
et interdite : la touthana. Pour garder ce secret
et la protéger, sa mère l'entraîne de ville
en ville dans une fuite perpétuelle. Jusqu'au jour
où ceux qui la traquent retrouvent sa trace. Sans autre
refuge pour leur échapper, Quell rejoint l'Ordre,
une mystérieuse société d'élite régie par la magie
à laquelle appartient sa grand-mère.
Celle-ci, directrice d'une académie où les jeunes
gens de l'Ordre apprennent à maîtriser
leurs pouvoirs, ne cache pas sa joie de retrouver
sa petite-fille, qu'elle considère comme
son héritière.


Si elle réussit à passer les trois rites d'intronisation,
Quell pourra se libérer à tout jamais de sa mauvaise
magie. Mais elle peine à la contrôler, et l'attention
soutenue de son implacable tuteur ne lui facilite
pas la tâche... Car s'il découvre son secret, il n'aura
pas le choix : il devra la tuer.

Il semble pourtant que Quell ne soit pas la seule
à avoir des choses à cacher. Pourquoi sa mère
l'a-t-elle laissée tout ce temps dans l'ignorance
de son passé, de la magie et de l'Ordre ?

Que veulent vraiment les assassins à sa poursuite ?
Et si ce monde d'élégance et de paillettes dissimulait
une réalité bien plus sombre ?

Captivant, *House of Marionne* est le premier tome
d'une trilogie où se mêlent magie et mystère,
robes de bal et professeurs excentriques, amours
et trahisons.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR AGATHE PASSANT



« Parfait pour les amateurs de pensionnats magiques, de sombres secrets
et de romans au charme scintillant. » KERRI MANISCALCO



HOUSE OF MARIONNE

J. Elle

Cette édition électronique
du livre *House of Marionne* de J. Elle
a été réalisée le 27 mars 2024 par Olympe.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073071316 - Numéro d'édition : 633274).
Code produit : Q08711 - ISBN : 9782073078971.
Numéro d'édition : 638550.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office